

I. Algemeen / Généralités

JO TOLLEBEEK (RÉDACTEUR EN CHEF), GEERT BUELENS, GITA DENECKERE, CHANTAL KESTELOOT, SOPHIE DE SCHAEPDRIJVER (DIR.)

«België. Een parcours van herinnering. DL. I : Plaatsen van geschiedenis en expansie. DL. II : Plaatsen van tweedracht, crisis en nostalgie»

Amsterdam, Uitgeverij Bert Bakker, 2008, 461 + 512 p.

Que la chose soit affirmée d'emblée. Le *Parcours van herinnering* accompli par l'équipe éditoriale dirigée par Jo Tollebeek est du bien bel ouvrage. Il se présente et s'inscrit dans la filiation des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, qui n'avaient pas encore trouvé d'équivalent en Belgique. Les soixante-six articles rédigés par d'excellents spécialistes forment une topographie et une constellation de lieux, suivant ainsi le modèle néerlandais des *Plaatsen van herinnering* (2005), en refusant d'étendre cet inventaire à tous les points de 'cristallisation' de la mémoire collective (objets symboliques, histoires nationales et ouvrages scolaires, écrivains et institutions, etc.). Cette dernière orientation avait été celle, non seulement de Nora, mais également des éditeurs de l'édition allemande en trois volumes (2001), Étienne François et Hagen Schulze. Jo Tollebeek ne s'étend pas outre mesure sur cette décision éditoriale, se contentant d'évoquer une tendance à la dispersion (p. 17) (le lecteur n'en comprend toutefois que moins la volonté manifeste de ne pas reprendre explicitement le terme "lieux de mémoire/ *plaatsen van herinnering*" dans le titre principal des deux volumes).

L'équipe éditoriale a parfaitement encadré ses nombreux collaborateurs, qui ont rendu l'ouvrage particulièrement lisible, dans un

mélange d'érudition originale et de souci de vulgarisation scientifique dans le meilleur sens du terme. La complémentarité de la sélection des articles est forte, en ceci qu'ils touchent aux différents domaines de l'histoire patrimoniale, socio-politique et socio-économique, institutionnelle, événementielle et culturelle. Le souci d'actualité du propos est grand et, plus d'une fois, les auteurs commencent par un lien avec le présent. Les éditeurs ont également eu le courage de 'déterrer' les événements les plus traumatisants des vingt-cinq dernières années : drame du Heysel, affaire Dutroux, assassinat de dix para-commandos belges à Kigali au moment du génocide rwandais, tueries du Brabant, qui culminèrent sur le parking du Delhaize d'Alost le 9 novembre 1985. Il n'était pas évident de traiter de ces problèmes – a fortiori quand la vérité n'a pas été faite sur certains d'entre eux – mais le ton adopté est juste et pertinent. Les auteurs des articles sont issus du monde universitaire belge francophone et néerlandophone; quelques journalistes et publicistes de grand talent ont également trouvé leur place. L'ensemble de l'équipe est plutôt jeune, mais toutes les générations sont représentées. Ce compte rendu ne pouvant reprendre dans le détail le contenu de chaque article, les auteurs me pardonneront de ne citer nommément aucun d'entre eux, afin de ne pas donner l'illusion qu'il s'agirait d'une mise en exergue. Même si certains exercent actuellement à l'étranger, on regrettera peut-être l'absence de contributeurs étrangers libres de toute appartenance (fût-ce par défaut) aux réalités spécifiques et complexes du système institutionnel belge. Car si les 'belgophiles' de l'étranger ne sont sans doute pas légion, ils existent

(pensons par exemple à Marie-Thérèse Bitsch, Martin Conway, Hans-Joachim Lope, etc.) et leur éclairage eut pu s'avérer intéressant.

Un peu plus de la moitié des entrées sont consacrées à des sites et endroits de Flandre. Ce choix est légitime, vu que l'initiative éditoriale est venue du nord du pays. La Wallonie est bien représentée et Bruxelles loin d'être oubliée (11 articles). La Communauté germanophone en tant que telle fait l'objet d'un article. Quatre endroits se situent à l'étranger : Coburg, Kigali, Léopoldville et le vélodrome de Roubaix. La palette d'ensemble est impressionnante et met parfois un point d'honneur à sortir des sentiers battus. En particulier, le lecteur francophone s'étonnera à nouveau de son ignorance de réalités culturelles et mémorielles qui, en Flandre, sont inscrites dans le quotidien depuis l'enfance. On sait que la Belgique francophone et néerlandophone vivent à cet égard dans des systèmes culturels et d'information qui œuvrent en bonne partie en parallèle. Ainsi, pour qu'un chanteur populaire trouve actuellement une forte reconnaissance dans la région de l'autre, il faut qu'il renonce à sa langue maternelle et ait recours à l'anglais. Ce constat n'est pas une fatalité en soi, il est le produit de la volonté politique sous-jacente à la réforme de l'État, qui a d'emblée communalisé les matières culturelles. Pour tenter d'y remédier, on pourrait par exemple encourager la diffusion de cet ouvrage dans les établissements scolaires de la Communauté française de Belgique. Professeurs de néerlandais, d'histoire et de géographie trouveraient là une belle occasion de collaborer autour d'un projet commun. Encore faudrait-il encourager

pour ce faire une édition de poche car, en l'état actuel, le *Parcours van herinnering* n'est malheureusement pas à la portée de toutes les bourses. Certes la finition est belle et les illustrations nombreuses. En revanche, on eut pu resituer en icône la position géographique des lieux à l'endroit de chaque article car la consultation d'une simple carte du pays, réduite à sa plus simple expression, à l'entrée du volume, est laborieuse.

La structure globale de l'ouvrage en cinq rubriques thématiques est intéressante : l'histoire et le patrimoine (*plaatsen van geschiedenis*), soit les lieux de l'historiographie officielle, qui a servi à construire la nation au 19^e, puis au 20^e siècle (les statues d'Ambiorix à Tongres ou de Godefroid de Bouillon à Bruxelles, la cathédrale Saint-Lambert à Liège, le beffroi de Bruges, la place des Martyrs, le monument de Gabrielle Petit à Bruxelles, etc.); les lieux d'expansion inscrits dans l'idée du libéralisme, la foi dans le progrès et l'esprit d'entreprise – sans oublier l'histoire coloniale (*plaatsen van expansie*; le Grand-Hornu, la gare centrale d'Anvers, la 'Cité des sciences' dans le parc Léopold, le musée de Tervuren, mais aussi le *Wijnegem Shopping Center* ou la plaine de Werchter); les lieux de toutes les divisions idéologiques et de désunion (*plaatsen van tweedracht*), non seulement dans les matières linguistiques et communautaires (tour de l'Yser, Fourons, Grâce-Berleur et la Question royale), mais aussi la question religieuse (la grotte d'Oostakker-Lourdes), les contrastes ville-campagne (la *Kapellekensbaan* à Alost) ou la question de l'immigration ("Borgerokko"); les lieux de nostalgie et de l'imaginaire (Villers-la-Ville, "Bruges-la-Morte", la colonie

de Laethem-Saint-Martin, les Marolles, etc.). Enfin, la catégorie des “lieux de crise” (*plaatsen van crisis*), qui convainc moins par le nivellement qu’elle brasse de thématiques vraiment trop éloignées. Que fait Marche-les-Dames, qui soude pourtant la nation à travers le deuil du roi Albert, à côté de Breendonk et de la caserne Dossin, de Léopoldville et de la Marche blanche ? Une telle énumération laisse sceptique, même s’il est vrai que la logique du souvenir fonctionne davantage sur le mode associatif que rationnel.

Cet effet de lecture aurait sans doute pu être évité. Car de façon générale, et compte tenu de l’approche interne de chaque article, les parties introductives de chacune des cinq parties auraient gagné à être développées au-delà des quatre ou cinq pages, qui font davantage office de préface. Ceci aurait permis d’effectuer davantage de liens entre les articles, de mettre en évidence similitudes et contrastes, d’analyser les spécificités des différentes communautés de souvenirs qui se chevauchent et s’entremêlent dans la Belgique actuelle : le national, le communautaire, le linguistique et le régional. En bref, d’expliquer la logique intégrative et/ou centrifuge des lieux. Cette réflexion est également trop peu esquissée dans l’introduction générale de Jo Tollebeek, qui ouvre le champ de manière très stimulante, mais n’approfondit pas de véritable réflexion théorique sur la mémoire et l’histoire. La véritable originalité de l’édition allemande des *Erinnerungsorte* n’est pas expliquée. Dirigée par un tandem franco-allemand, Étienne François et Hagen Schulze, elle a jadis pris le parti d’intégrer l’image de soi et l’image de l’autre comme composantes

constitutives des identités nationales, faisant du culte de Napoléon ou de l’ouvrage *De l’Allemagne* de Madame de Staël également des lieux de mémoire allemands. De cette manière, la rigidité des cadres nationaux s’en trouvait élargie et relativisée, dans une Europe qui en a toujours bien besoin. La dimension européenne est d’ailleurs curieusement négligée dans le *Parcours van herinnering* : ainsi manquent l’Europe des Lumières de Charles-Joseph de Ligne et du château de Beloeil, l’Europe institutionnelle de l’Union européenne et du Berlaymont. On sait pourtant que, depuis les débuts de l’indépendance et jusqu’à ce jour, la vocation ‘européenne’ du microcosme ou de l’entre-deux a servi à légitimer l’existence de la nation belge aux yeux de l’étranger, et donc en retour aux yeux de la classe politique et intellectuelle du pays.

En réalité, il y avait matière à un troisième volume, qui aurait pu prolonger cette réflexion et compenser certaines absences, dont les éditeurs sont bien conscients. Certes, comme l’affirme un peu abruptement Jo Tollebeek (p. 19), l’exhaustivité ne fait pas sens dans ces matières. Mais la liste à compléter des lieux qui importent réellement n’était sans doute pas inépuisable : certains sont mentionnés dans l’introduction (Palais de justice, zoo d’Anvers, etc.), quelques autres auraient pu faire l’affaire (Ostende – souvent mise en scène dans la littérature étrangère, un béguinage comme lieu de nostalgie, Verviers – cœur de l’industrie textile et ville d’Henri Pirenne, etc.).

Un dernier détail concerne l’emploi récurrent des termes “Flamands” et “Wallons” dans les parties introductives, et

qui me paraît fort étroit dans la cartographie identitaire de la Belgique actuelle. D'une part, il s'agit d'une terminologie des régions, qui fait toutefois l'impasse sur la Région bruxelloise. Or, le sentiment d'appartenance d'un "Wallon" ou d'un "Flamand" par ses origines familiales, établi à Bruxelles peut s'avérer réel, surtout compte tenu des efforts récents de mise en valeur du patrimoine et d'invention d'un folklore (pensons au succès grandissant de la *Zinneke Parade*). Qu'en est-il en outre des enfants et petits-enfants des premières générations d'immigrés, de "Borgerokko", Marcinelle ou Neder-Over-Heembeek ? Se reconnaissent-ils dans ces appellations ? Sont-ils reconnus ainsi par les Wallons ou les Flamands 'de souche' ? Pour toutes ces raisons, la terminologie communautaire et linguistique ("Francophones" et "Néerlandophones") m'aurait semblé moins chargée et plus adéquate. Car ce n'est plus du militantisme mais de l'observation qui mène au constat de la multiplicité et de la diversité des appartenances ethniques et identitaires dans nos sociétés contemporaines. Les identités 'en creux' et les 'frontières floues' sont devenues légion, de même que les conflits de loyauté présents chez celles et ceux qui doivent gérer chaque jour des appartenances linguistiques, communautaires, religieuses ou idéologiques contradictoires. À cet égard, la Belgique 'laboratoire', qu'on vantait déjà au 19^e siècle, était bien en avance sur son temps !

Les critiques formulées ici s'entendent comme une invitation à prolonger la réflexion autour d'un ouvrage qui, fruit d'un important travail, comble une lacune réelle et mérite sa place dans toutes les bibliothèques. On lui souhaite également

une traduction française, éventuellement augmentée, dans un avenir proche.

Hubert Roland

II. Les occupations / De bezettingen

BENOÎT MAJERUS

**«Occupations et logiques policières; la police
bruxelloise en 1914-1918 et 1940-1945»**

Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2007, 388 p.

Zoals de politiestelsels in vele Europese landen kent ook het Belgische politiestelsel een turbulente geschiedenis. Zijn geschiedenis in de 20^{ste} eeuw verliep echter wel heel dramatisch. Tot tweemaal toe werd dit politiewezen geconfronteerd met een Duitse Bezetting. In de jaren 1920 en 1930 werd het, evenals in de jaren 1950 en 1960, zwaar op de proef gesteld in massale gewelddadige ordeverstoringen die een uitvloeisel waren van ernstige politieke instabiliteit dan wel ingrijpende economische en staatkundige hervormingen. En op het einde van deze eeuw werd dit politiestelsel vooral onder druk van grote schandalen in de opsporing zo ingrijpend hervormd dat zijn Franse origine nog nauwelijks herkenbaar is.

Hopelijk vormt deze aangrijpende geschiedenis ooit het voorwerp van een onderzoeksproject waarin zij op een coherente, diepgravende en breedvoerige manier te boek wordt gesteld. In het verleden zijn er wel overzichten van deze geschiedenis geschreven en werd er op onderdelen ook al uitmuntend spitwerk verricht, maar

het systematisch onderzoek dat nodig is om dat complexe verhaal van A tot Z te vertellen, is tot nu toe uitgebleven. Hiervoor zijn natuurlijk diverse redenen aan te voeren. Een ervan is ongetwijfeld dat een dergelijk onderzoek maar mogelijk is als er een onderzoeksgroep kan worden gevormd met mensen die door hun eigen onderzoeksactiviteiten ten volle vertrouwd zijn met dit vrij nieuwe domein van historisch onderzoek. Tot voor kort was de samenstelling van een dergelijke onderzoeksgroep bij gebrek aan gekwalificeerde onderzoekers zeker niet mogelijk. Het moment waarop dit tot de mogelijkheden behoort, nadert naar mijn mening echter wel. Indringende studies als die van Benoît Majerus demonstreren dit overduidelijk. De belangrijke onderzoeken die momenteel nog worden uitgevoerd dan wel worden afgerond aan onder meer de UCL, de ULB en de UGent, stemmen evenwel ook bijzonder hoopvol.

In de studie van Benoît Majerus staat de geschiedenis van de gemeentepolitie van de hoofdstad Brussel centraal, vanouds het belangrijkste gemeentelijke politiekorps van het land. Hierin wordt niet haar geschiedenis over de volle lengte van de 20^{ste} eeuw geanalyseerd, maar haar ontwikkeling in drie cruciale episodes : de bezetting tijdens de Eerste Wereldoorlog, het interbellum en de bezetting tijdens de Tweede Wereldoorlog. In die zin bouwt zij tot op zekere hoogte voort op de voortreffelijke, niet uitgegeven, licentiaatsverhandeling over de geschiedenis van de Brusselse politie in de periode 1831-1914 die Luc Keunings in 1980 heeft verdedigd aan de UCL. Hopelijk vindt laatstgenoemde historicus trouwens ooit nog de tijd om deze verhandeling

om te toveren tot een boek. Hij zou er de historische politieliteratuur een grote dienst mee bewijzen.

De analyse die Benoît Majerus maakt van de geschiedenis van de Brusselse gemeentepolitie tijdens de eerste bezetting (1914-1918) en in de loop van de tweede bezetting (1940-1945) is gebaseerd op eenzelfde schema. Aan de ene kant wordt in beide gevallen uiteengezet hoe de politie was georganiseerd en welke veranderingen zij op dit punt onderging. En het woord "organisatie" wordt in dit verband ruim geïnterpreteerd. Het slaat zowel op de bestuurlijke inrichting van de bezettende Duitse overheid als op de samenstelling en professionaliteit van het Brusselse politiekorps zelf en de wijze waarop zijn leden zich opstelden ten opzichte van die vreemde overheid. Aan de andere kant wordt aan de hand van een aantal sprekende voorbeelden besproken hoe het er in de praktijk aan toe ging. Bij deze voorbeelden gaat het niet alleen om kwesties als de aanpak van de prostitutie, de handhaving van de openbare orde op politiek gevoelige momenten en de voedselvoorziening, maar ook om de verlening van hand- en spandiensten door leden van het korps in de sfeer van de gerechtelijke politie aan de Duitse justitie. Voor deze tweeledige opzet van de analyse valt veel te zeggen. Zo wordt enerzijds vermeden dat de geschiedenis van het korps enkel wordt behandeld als een institutionele geschiedenis en wordt anderzijds tegengegaan dat de politiepraktijk wordt onderzocht zonder te beseffen hoezeer deze praktijk wordt gekenmerkt door het organisatorische stelsel waarbinnen politiemensen hun taken moeten uitvoeren. De wijze waarop

de bezettingsgeschiedenis van de Brusselse politie in dit boek wordt geanalyseerd, geeft dus blijk van een doordachte, evenwichtige aanpak van het onderzoek.

De bespreking van de ontwikkelingen tijdens het interbellum heeft vanzelfsprekend eerst en vooral betrekking op de organisatorische veranderingen die het Brusselse korps in die jaren onderging. De schets van deze veranderingen is evenwel ingebed in een uiteenzetting over evolutie die het totale politiestelsel toentertijd doormaakte. Hierbij moet met name worden gedacht aan de oprichting van de gerechtelijke politie bij de parketten en aan de uitbouw van de rijkswacht.

In zijn conclusies onderstreept Benoît Majerus eerst en vooral dat het Brusselse politiekorps – ondanks alles – tijdens beide bezettingen een grote mate van professionele autonomie behield en dat de burgemeester van Brussel grotendeels zelf de controle over dit korps wist te behouden. Hij schrijft dit in hoofdzaak toe aan het feit dat het bestuur van de hoofdstad tijdens beide bezettingen een sterke positie wist te behouden ten opzichte van zowel Duitse als Belgische overheden op hogere niveaus van het landsbestuur. Want in de schaduw van deze machtspositie kon het politiekorps in hoge mate zijn operationele zelfstandigheid bewaren.

Deze eerste belangrijke conclusie wordt in mijn ogen volledig gedragen door de analyses die Benoît Majerus heeft gemaakt. In die zin wil ik er dan ook niets op afdingen. Wel moet bij deze conclusie worden aangetekend dat zij eigenlijk in een wijder verband moet worden geplaatst

om haar goed te kunnen begrijpen. En dit wijdere verband is dat de Duitse overheid tijdens de beide bezettingen de structuur van het politiewezen in België – anders dan bijvoorbeeld in Nederland – grotendeels ongemoeid heeft gelaten. Zij heeft de gemeentepolitie in vele gemeenten niet opgeheven en heeft de korpsen in de grote steden niet verstatelijkt. Hierom kon de politie van Brussel zich tijdens bezetting 1940-1945 veel meer onttrekken aan de greep van de Duitse bezetter en de collaborerende overheid dan bijvoorbeeld de politie van Amsterdam.

De tweede belangrijke conclusie is dat de interne organisatie van het korps tijdens de beide bezettingen weliswaar op bepaalde punten werd gemoderniseerd naar Duits voorbeeld, dit wil zeggen: meer werd gecentraliseerd, maar dat zij grosso modo bleef zoals zij was. Hierbij past dat de personele samenstelling van het korps gedurende beide bezettingen ook geen belangrijke veranderingen onderging. De Duitse of de collaborerende overheden voerden geen systematische en grootschalige zuivering van het korps door en gingen ook niet over tot de gedwongen integratie van partijgangers in zijn rangen. De zittende politiemensen zorgden er op hun beurt voor dat zij dergelijke maatregelen ook niet uitlokten. Zeker tijdens de tweede bezetting wisten zij – door ervaring wijs geworden – hun verzet tegen de Duitse bezetting beter en slimmer te organiseren. Het aantal korpsleden dat door de Duitsers werd gearresteerd dan wel van zijn functie werd ontheven was dan ook gering. Zo ook het aantal politiemensen dat na afloop van de Tweede Wereldoorlog door de Belgische overheid zelf werd weggezuiverd.

Deze conclusie ligt helemaal in de lijn van de eerste conclusie. Waarom zou een bezetter ingrijpen in de personele samenstelling van een korps dat hij niet beschouwt als een onderdeel van zijn eigen machtsapparaat? Waarom zou hij daarenboven het risico nemen dat een dergelijke maatregel groot protest zou uitlokken en de werking van het desbetreffende korps zou ontregelen? Ook op dit punt loopt de geschiedenis van de Belgische gemeentepolitie dus helemaal niet parallel met die van de Nederlandse gemeentepolitie. Deze laatste politie beschouwde Hans Rauter, *Generalkommissar für das Sicherheitswesen* en *Höhere SS- und Polizeiführer* in het bezette Nederland, als een onderdeel van het “Germaansche” machtsapparaat en dus was er hem veel aan gelegen om haar – onder meer via zuivering, scholing en propaganda – ideologisch zoveel als mogelijk naar zijn hand te zetten. De “verburgerlijking” van de Brusselse politie in de periode 1914-1945, waar Benoît Majerus op wijst, heeft overigens volgens hem helemaal niets te maken met de bezettingen. Het feit dat het korps tijdens de Eerste Wereldoorlog nog voor de helft uit gewezen militairen en gendarmes bestond en dat hun aantal tijdens de Tweede Wereldoorlog was geslonken tot 10 %, was niet de resultante van een doelbewust beleid van de Duitse of collaborerende overheid, maar was het uitvloeisel van een ontwikkeling die al op het einde van de negentiende eeuw was begonnen en mogelijk samenhang met de transformatie van de aard van het politiewerk.

Deze opmerking brengt ons bij de derde belangrijke conclusie. Zij betreft de daad-

werkelijke uitvoering van de politietaak. Benoît Majerus stelt – enigszins tot zijn eigen verbazing – vast dat de Brusselse politie tijdens de beide bezettingen zowel bij de bestrijding van de prostitutie als bij de controle op de voedselvoorziening grotendeels te werk ging op manieren zoals die gebruikelijk waren vóór het uitbreken van de oorlog. Dit kan natuurlijk niet worden gezegd van de hand- en spandiensten die de Brusselse politie aan de Duitse justitie verleende. Op dit punt wijst Majerus er evenwel op dat het korps tijdens de eerste bezetting in het algemeen niet veel medewerking hoefde te verlenen en dat, toen het op het einde van de oorlog werd ingeschakeld bij de bestrijding van netwerken die jonge mannen smokkelden naar Nederland, het protest van politiemensen hiertegen door de korpsleiding al bij al relatief gemakkelijk kon worden bezworen. Tijdens de tweede bezetting was de situatie – vooral door toedoen van de uiteenlopende, om niet te zeggen tegenstrijdige, richtlijnen van allerhande overheden omtrent de medewerking die al dan niet moest of mocht worden verleend aan de Duitse gerechtelijke overheid – weliswaar veel gecompliceerder dan tijdens de eerste bezetting, maar ook in dit geval bleef de medewerking van het korps en van individuele politiemensen beperkt. Een van de voorname redenen hiervan was dat de Belgische autoriteiten zich er stelselmatig tegen verzetten dat het korps ten behoeve van de Duitse overheid werd ingezet.

In het verlengde van de opmerkingen die eerder door mij werden gemaakt over het verschil tussen de geschiedenis van de Nederlandse politie en die van de Belgische

politie tijdens de Tweede Wereldoorlog, past het om ook hier te wijzen op een belangrijk verschil tussen de beide geschiedenissen. In Nederland sprongen de lokale bestuurlijke en gerechtelijke autoriteiten nagenoeg nooit in de bres voor de politie als zij werd opgevorderd om medewerking te verlenen aan acties van de Duitse politiediensten. Hier moesten politiemensen echt zelf bepalen wat nog door de beugel kon en wat zeker niet. Dit enorme verschil heeft zeker veel te maken met het feit dat de Nederlandse politie tijdens de tweede bezetting in een heel andere verhouding stond tot de Duitse overheid dan de Belgische. Het kan echter ook een gevolg zijn geweest van het feit dat de Nederlandse overheden – anders dan de Belgische – geen ervaring hadden met een Duitse bezetting en mede hierdoor veel toeschietelijker waren naar de Duitse overheid dan hun collegae aan de overzijde van de grens.

Benoît Majerus besluit zijn proefschrift met een paar algemene opmerkingen over de geschiedschrijving met betrekking tot uitzonderlijke episodes als bezettingen in de geschiedenis van een land. Een ervan is dat zijn geschiedenis van de Brusselse politie tijdens de Duitse bezettingen laat zien dat historici bij de bestudering van zulke episodes oog moeten houden voor het feit dat samenlevingen, en ook instellingen als de politie, in deze omstandigheden in belangrijke mate normaal blijven functioneren. Een andere opmerking betreft het feit dat de beslissingsmacht waarover politiemensen gewoonlijk altijd al beschikken, hen juist ook in zulke uitzonderlijke tijdvakken in staat stelt om zelf te bepalen wat zij wel en niet doen. En ook in die zin vertoont

het optreden van de politiemensen tijdens bezettingen volgens Majerus gewoonlijk meer overeenkomst met hun optreden in gewone tijden dan men zou verwachten.

Deze opmerkingen sluiten aan op een discussie die ook in Nederland wordt gevoerd over de mate waarin een bezetting een breuk vormt in de evolutie van een samenleving dan wel haar continuïteit belichaamt. Ik geloof dat Benoît Majerus in zijn uitstekende studie heeft laten zien dat in deze discussie niet moet worden gekozen tussen “breuk” en “continuïteit” maar juist onder ogen moet worden gezien dat tijdens een bezetting zowel een aantal dingen gewoon doorgaan als dingen in meer of mindere mate veranderen. Met andere woorden : beide fenomenen doen zich voor. Wat ik met mijn commentaar bij zijn conclusies heb willen zeggen is dat het natuurlijk wel uitmaakt met wat voor bezetting een land en dus ook een politiestelsel wordt geconfronteerd.

De continuïteit met het verleden zal in het geval van een oppervlakkige bezetting groter zijn dan in het andere geval. En omgekeerd : de breuk met het verleden zal groter zijn naarmate de bezetting ingrijpender is. En ook dit wordt bewezen door een vergelijking van de geschiedenis van de Nederlandse politie in en na de Tweede Wereldoorlog met de geschiedenis van de Belgische politie in deze twee tijdvakken. In het eerste geval, het Nederlandse, was de breuk met het verleden nagenoeg totaal en werd ná de oorlog een heel ander politiestelsel ingericht dan vóór de de oorlog had bestaan. In het tweede geval, het Belgische, zag het naoorlogse politiewezen er grotendeels hetzelfde uit

als het stelsel dat vóór de oorlog tot stand was gebracht.

Cyrille Fijnaut

III. Eerste Wereldoorlog / Première Guerre mondiale

DOMINIEK DENDOOVEN & PIET CHIELENS (EDS.)
«Wereldoorlog I: vijf continenten in Vlaanderen»
Tielt, Lannoo, 2008, 207 p.

In de brute logica van het westelijk front in '14-'18 telde niet mobiliteit, maar *matériel*. Munitie, eten, laarzen, en vooral mankrachten waren niet aan te slepen. Het ging om massa, samengeperst op de vierkante meter. En voor die op de vierkante meter uitgevochten strijd aan het westelijk front werden troepen ingezet die van de andere kant van de wereld kwamen. Treffend duidelijk blijkt dit uit de foto op bladzijde 120 van dit door Dominiek Dendooven en Piet Chielens uitgegeven verzamelwerk. Deze foto, genomen op 30 oktober 1914, toont vier soldaten uit de Punjab, het geweer in de aanslag achter een geïmproviseerde borstwering, met op de achtergrond een bakstenen straatje in Wijtschaete. De mannen behoorden tot de 850.000 à 870.000 soldaten van het Indische subcontinent die in '14-'18 overzee dienden. De meesten daarvan in het Midden-Oosten; slechts 12 % werd aan het westelijk front ingezet, en dat enkel tijdens het eerste oorlogsjaar. Een jaar dat hun rangen zwaar uitdunde: één week na het nemen van de hierboven beschreven foto was het bataljon in kwestie, tijdens de moordende gevechten

om de Ieperboog, tot de helft herleid en alle (Britse) officieren waren dood.

Het rijk en met inzicht geïllustreerde boek is de neerslag van een tentoonstelling in het *Flanders Fields Museum en Documentatiecentrum* in Ieper, waar de twee editors als drijvende kracht fungeerden. Hun opzet, zo schrijven ze in de inleiding, is om voor het eerst een exhaustief overzicht te geven “van wie allemaal aanwezig was” in de Westhoek in '14-'18 (p. 8). In dat opzet is het boek volkomen geslaagd. De “vijf continenten in Vlaanderen” worden nauwkeurig in kaart gebracht. De nadruk ligt daarbij, vernieuwenderwijs, niet enkel op de aanwezigheid van overzeese, niet-blanke troepen, maar op de diversiteit van de legers in de Westhoek überhaupt. Ook de Europese legers, verduidelijkt Dominiek Dendooven, auteur van vijf van de veertien bijdragen in dit boek, waren “geen etnisch-culturele monolieten” (p. 24): het Duitse Rijk telde in 1900 drie miljoen Poolstaligen, en ook zij werden gemobiliseerd, net als de Denen, Friezen, Sorben, Kasjoeben, en andere niet geheel aan het dominante profiel beantwoordende bevolkingsgroepen. De Britse legers telden Schotse, Welshe, en Ierse eenheden (voor Ierland: een katholieke en een protestantse divisie). Zelfs in het Franse leger waren de eenheden vooral regionaal gerekruteerd en ze vertoonden soms nadrukkelijk regionale profielen, zoals de Bretoense *fusiliers marins*, het bij Diksmuide in 1914 zo zwaar gehavende regiment. Ook de “blanke” overzeese legers waren veelvormig, benadrukt Dendooven: het Canadese leger telde – uiteraard – vele recente migranten, waaronder Russen, Belgen, Japanners en anderen, evenals vertegenwoordigers van de *First Nations*

(“indianen”), wat de Duitse propaganda graag mocht onderstrepen.

Iets meer dan 600.000 koloniale soldaten vochten aan Europese fronten. Het grootste deel kwam uit de Maghreb (45 %), gevolgd door de Indiërs (25 %) en de West-Afrikaanse troepen (zo’n 22 %). Deze troepen werden gerekruteerd, niet gemobiliseerd, al was het ‘vrijwillige’ aspect soms twijfelachtig. Zo was een deel van de West-Afrikanen onder dwang geronseld. De beide koloniale grootmachten hielden er een andere mening op na wat de rekrutering van niet-blanke bevolkingen betrof, zo benadrukt Christian Koller (auteur van een studie over het Duitse discours over koloniale troepen in de periode 1914-1930) in zijn heldere bijdrage over militair kolonialisme. In Frankrijk was het idee van de “*force noire*” al vóór de oorlog gemeengoed. Negen tienden van de Franse koloniale troepen in ’14-’18 kwam uit Afrika, waarvan iets meer dan de helft uit de Maghreb. De Britse koloniale milieus echter verzetten zich mordicus tegen de rekrutering van zwarte strijdkrachten op het Europese toneel, tegen de pleidooien van onder meer Winston Churchill in. Ook een criticus als Edmund Dené Morel, bekend als kruisvaarder tegen Leopold II’s “Congo-Vrijstaat”, vond het maar bedenkelijk dat zwarte troepen de wapens opnamen tegen blanken en als geallieerd soldaat toegang hadden tot blanke vrouwen. Zelfs de zwarte troepen uit de Britse *West Indies*, nochtans getrainde militairen, werden enkel als arbeidskracht ingezet, tot hun intense frustratie; de impact van hun inzet op Caraïbische natievormingen wordt aangegeven door Dominiek Dendooven. Onderzoeksvraag: hoe zagen de van het

front weggehouden Brits-Caraïbische rekruten de Frans-Caraïbische en andere zwarte gevechtstroepen in het Franse leger? Ook in andere niet-blanke *Labour Corps*, zoals de Zuid-Afrikaanse en de Chinese, genereerde de oorlogservaring een zeker zelfbewustzijn. Philip Vanhaelemeersch (Verbiestinstituut, Leuven) beschrijft de cultuurschok tussen de mannen van het *Chinese Labour Corps* en uit China teruggekeerde katholieke missionarissen. Deze laatsten hadden tot dan enkel Chinese bekeerlingen gekend, een aanmerkelijk meer verarmde en schuchtere groep dan de zelfbewuster arbeiders in het *Corps*.

Piet Chielens’ bijdrage over de Franse koloniale troepen onderstreept de vertekeningen in de naoorlogse beeldvorming. Zo bestaat een hele *imagerie* van de kleurrijke Noord-Afrikaanse cavalerie, de zogeheten *spahis*, terwijl deze in de loopgravenoorlog niet meer dan een “figurantenrol” speelden. De aanwezigheid van Noord-Afrikaanse en vooral van West-Afrikaanse *tirailleurs* in de Westhoek heeft dan weer veel minder sporen nagelaten. Het thema “sporen van overzeese aanwezigheid in de Westhoek” is onderwerp van weer een uitstekend gedocumenteerde bijdrage van Dominiek Dendooven. De multiculturele oorlog in de Westhoek wordt verder aangeraakt door Gwynnie Hagen in haar bijdrage over het *Chinese Labour Corps* en in Niels Van Echtelts stuk over plaatselijke reacties op de buitenlandse aanwezigheid. Minder relevant voor het onderwerp van dit boek zijn dan weer de stukken van Britta Lange en Jürgen Mahrenholz over de niet-blanke krijgsgevangenen in Duitsland. Deze hoofdstukken hebben een vooral wetenschapshistorische invalshoek: zij

definiëren de krijgsgevangenenkampen als laboratoria voor onderzoek in fysieke antropologie en etnomusicologie. Op zich interessant genoeg, maar de focus van het boek wordt er niet scherper door. Aan de iele kant zijn de bijdragen van cultuurfilosoof Mon Steyaert en hoogleraar vergelijkende cultuurwetenschappen Rik Pinxten. Steyaert, ooit handelaar in Afrikaanse kunst, biedt informatie over de invloed van '14-'18 op niet-westerse culturen, zo bijvoorbeeld op Afrikaanse cultussen, maar verliest zich verder in vage veronderstellingen over de "walging" en de gevoelens van superioriteit van niet-Europeanen bij het zien van de Europese "slachting" (p. 199). Het stuk van Rik Pinxten, dat leest als een in tijden niet meer bijgewerkte syllabus – "Het is ongetwijfeld zo dat agressie bij de mens universeel voorkomt. Agressie heeft te maken met de werking van de adrenalineklier..." (p. 201) –, "probeert" eveneens te "vatten" wat de oorlog voor de niet-westerse soldaten kan hebben betekend: "niets anders dan de vreemde en schier eindeloze strijd van hun kolonistoren, die elkaar in een ver land naar het leven stonden" (p. 203). Waarom deze keuze voor a-historische clichés, terwijl er wel degelijk onderzoek bestaat naar de – aanmerkelijk meer complexe – reacties van koloniale deelnemers? Een overzicht van recent werk over dit onderwerp – van onder anderen David Omissi, Joe Lunn, March Michel en Santanu Das – ware hier beter op zijn plaats geweest. *N'en déplaise* de inleiding van dit boek, is het onderzoek naar de multiculturele aspecten van '14-'18 geen "onontgonnen terrein" meer (p. 8). Het bewijs wordt trouwens geleverd door de bibliografiën van de diverse hoofdstukken. Hier groeit een

onderzoeksterrein en verschillende hoofdstukken van dit boek vormen een zeer concrete bijdrage daartoe. Mits enig snoeiwerk had dit boek écht een eenheid gevormd.

Sophie De Schaepprijver

NICOLAS MIGNON

«Les Grandes Guerres de Robert Vivier (1894-1989).
Mémoires et écritures du premier conflit mondial
en Belgique»

[Structures et pouvoirs des imaginaires]
Paris, L'Harmattan, 2008, 308 p.

L'impératif de procéder aux distinctions entre 'mémoire', 'histoire' et 'souvenirs' est fort heureusement devenu, dans la discipline historique, acquis. Cependant, pour élucider correctement les processus à l'œuvre, les praticiens manquent souvent de matériaux. Est-ce moins vrai pour ceux qui travaillent sur la littérature? Ce n'est pas certain. Dans ce cas, ce n'est pas tant les sources qui manquent (encore que...) que la lourde enquête épistémologique sur leur statut et l'analyse du langage propre à cette écriture qui posent problème.

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'historien Nicolas Mignon maîtrise les techniques de l'analyse du discours et de l'heuristique. Il les a appliquées dans une minutieuse enquête sur la place de la guerre dans la vie et l'œuvre de l'écrivain belge Robert Vivier, qui en plus d'être un romancier et un chroniqueur fécond, fut professeur de littérature à l'université de Liège et membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Pour ce faire, il s'est appuyé sur la vingtaine d'ouvrages – allant

de la fiction aux recueils de poèmes et aux souvenirs – et sur les dizaines d’articles que l’auteur de *Délivrez-nous du mal* nous a laissés et dans lesquels il témoigne de son expérience de guerre. Tout l’intérêt de ces ‘témoignages’ est qu’ils évoluent, se modifient, s’élargissent et, serait-on tenté de dire, se répondent, à travers les décennies. En procédant à un travail systématique d’intertextualité entre les différentes versions (parfois entre les éditions successives d’un même titre), Nicolas Mignon nous permet de pénétrer dans les aléas et les méandres d’une mémoire qui se reconfigure au gré de l’histoire personnelle¹, des hantises collectives et des événements politico-sociaux. Pour capter ‘l’esprit du temps’, il lui a fallu lire attentivement les écrits d’autres anciens combattants, belges et étrangers : Louis Boumal, Constant Burniaux, Lucien Christophe, Max Deauville, Paul De Backer, Maurice Gauchez, Henri Barbusse, Norton Cru et Ernst Jünger, pour ne citer que les principaux. Dans ce travail de juxtaposition des récits, la question fondamentale est systématiquement posée : qu’est ce que Vivier a lu et retenu des œuvres majeures de ses homologues ? “La quête d’une mise en récit dénuée d’intertextualité est une chimère. Le réel est non seulement exprimé, mais également toujours perçu à travers la grille de lecture de nos représentations” (p. 164). Tout au plus regrettera-t-on que, parfois, l’intertextualité s’élargisse aux lectures de l’historien lui-même, émettant dès lors le propos initial. Ainsi,

par exemple, comparer les dires de Vivier sur ses premiers ouvrages à ceux que Marcel Thiry tenait sur les siens n’est pas forcément probant (p. 129). On se perd également quand, par une sorte de jeu de ricochet qui tient de l’association d’idées, on passe des conceptions de la guerre de Vivier à celles de Norton Cru, lesquelles sont comparées à celles d’André Gide, puis analysées grâce aux travaux de Richard Hoggart (p. 161 et suivantes).

Mais sans doute ces détours sont-ils un écueil difficilement évitable pour qui cherche à réellement décrire le vécu et l’expérience de guerre pour pouvoir dresser une typologie des topoï qui ne soit pas construite à partir d’un seul cas. L’historien y parvient avec brio. Un chapitre (“La plaine étrange”) relève quelques grands thèmes de la littérature de guerre pour y confronter les écrits de Vivier : la tristesse, le spleen, le mal du pays, la solitude, l’ennemi, la volonté, l’héroïsme, la souffrance et la mort, la violence et la fatalité. Ces pages s’appuient sur une connaissance parfaite du déroulement du conflit et de la littérature scientifique qui s’y attache.

Pour capter ces représentations, Nicolas Mignon a mis en relation toutes les prises de position de Vivier avec sa situation sociale, interrogeant donc scrupuleusement l’œuvre à travers la biographie et inversement, sans jamais sombrer dans le piège de l’anachronisme. De cette

¹ “Si l’on peut relativiser en partie l’idée que la maturité d’un homme lui permette de prendre du recul face à un événement comme la Grande Guerre, Vivier met le doigt ici sur une réalité : l’écriture du conflit et sa réception furent aussi une question d’âge” (p. 128).

manière, il a pu discerner trois grandes phases dans l'évolution du rapport de l'écrivain à la Grande Guerre. Dans la première, Vivier décrit la guerre comme "une entreprise douloureuse, mais sensée, menée par des hommes qui agissent consciemment. La guerre alors a un but. Même si l'incertitude est totale, et les attentes énormes, la souffrance est justifiée par l'espoir" (p. 236). Dans un second temps, celui de l'après-guerre, les désillusions et les tensions politiques nationales et internationales font basculer le ressenti du conflit dans les seuls souvenirs de l'attente et de la solitude. "La guerre n'est plus présentée comme un combat librement accepté, mais comme une fatalité à laquelle on se soumet" (p. 237). Autre symptôme, la relation à l'ennemi est profondément métamorphosée. Viviers, qui s'apprête à devenir secrétaire du PEN Club², "a soit supprimé dans ses écrits de guerre les mentions de l'ennemi, soit a substitué aux termes péjoratifs des mots plus neutres. Il a éliminé les termes 'boches' utilisés par le narrateur, c'est-à-dire lui-même, et n'a conservé qu'une partie de ceux prononcés par les autres soldats dans les dialogues" (p. 86). Enfin, dans une troisième étape, bien postérieure à la Seconde Guerre, la guerre est en quelque sorte 'réenchantée' parce que réinvestie. Cela se traduit par une vision du conflit en époque de réconciliation sociale et... communautaire. En 1963, dans *Avec les hommes*, Vivier écrit "qu'en ce temps-là

les armées mêlaient toutes les classes dans ce qu'on appelait la troupe, et c'est cela qui permet de dire que la guerre de 1914 fut sans doute dans toute l'histoire et restera, en dépit de son horreur, la seule guerre humaine" (p. 211).

Si les prises de position de Vivier sont toujours rigoureusement remises dans le contexte historique, on pourra regretter que le contexte littéraire ne soit pas plus souvent convoqué. Le parti pris délibéré de ne pas s'attarder sur l'inscription du futur académicien dans le champ littéraire belge de l'Entre-deux-guerres (p. 171) appauvrit parfois l'interprétation des textes. Il est difficile de départager choix thématiques, stylistiques et génériques des positions dans le champ littéraire. Par exemple, si Vivier opte pour le roman populiste dans *Folle qui s'ennuie*, c'est vraisemblablement moins parce qu'il a connu les "humbles" dans les tranchées, comme le suggère l'auteur (p. 190), que parce que ce genre est très prometteur dans le champ littéraire de l'époque. En plus de se démarquer du régionalisme (comme les signataires du Groupe du lundi, dont fait partie Vivier), ses animateurs français rejettent la littérature prolétarienne de la revue *Monde* d'Henri Barbusse, jugée trop politisée. Proche du groupe de la NRE, le courant s'institutionnalise, crée un prix en 1931, jouit d'une notoriété certaine et fait véritablement 'école'³. Stratégiquement, il est donc

2 *Poet, Essayist, Novelist*. Réunion d'écrivains européens qui tentent de lutter contre les cloisonnements nationalistes et la guerre.

3 Voir à ce sujet JEAN-MICHEL PÉRU, "Une crise du champ littéraire française : le débat sur la 'littérature prolétarienne'", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 9.1991, p. 47-65 et JACQUES MIGOZZI (dir.), *Le roman populaire en question(s)*, Limoges, PULIM, 1997.

très porteur d'investir cette écriture. D'autant qu'elle correspond à la posture apolitique ('l'humanisme universaliste') qu'a toujours affichée l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique, suivant en cela sa grande sœur parisienne. Comme l'a brillamment montré la sociologue Gisèle Sapiro, cette posture détermine les positions de toute une frange du champ littéraire français avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale⁴. Vraisemblablement, elle a également aiguillé Vivier dans ses choix stylistiques, thématiques, voire même politiques (la hantise de toute idéologie 'extrême' notamment, qu'on retrouve, comme le montre l'ouvrage, tout au long de sa vie).

On ne sait pas grand-chose des relations entre littérature et politique en Belgique. Décidément, il est impossible de faire l'économie de l'un des deux termes. Ils sont indissociables.

Ces remarques ne sauraient jeter le trouble sur la très riche et rigoureuse étude que nous offre Nicolas Mignon. Tout au plus sont-elles là pour lui montrer que les portes qu'il a ouvertes ouvrent sur... d'autres portes.

Cécile Vanderpelen-Diagre

XAVIER ROUSSEAU & LAURENCE VAN YPERSELE (RED.)

«La Patrie crie vengeance! La répression des 'inciviques' belges au sortir de la guerre 1914-1918»

Brussel, Le Cri/UCL, CHDJ, 2008, 437 p.

Historici zijn er doorgaans van overtuigd dat er geen onbelangrijke, 'kleine' onderwerpen bestaan. Dat blijkt jaarlijks weer uit het overzicht van de Belgische historiografische productie. De meest uiteenlopende onderwerpen worden – vaak op lokale schaal – aan uitputtend onderzoek onderworpen. En dat is een groot goed. Gezien die diversiteit van de historische belangstelling, kan het verwondering wekken dat er nog steeds onderwerpen met aanzienlijke historische draagwijdte bestaan die nauwelijks aangeroerd zijn door naarstige geschiedkundigen. Zo'n 'groot' onderwerp dat tot voor kort amper bestudeerd werd, is de bestraffing van het 'incivisme' in België na de Eerste Wereldoorlog. Hoe de Belgische staat en samenleving vanaf 1918 afrekenden met de voormalige 'collaborateurs' (om een anachronistisch begrip te gebruiken) van de Duitse bezetter, was grotendeels *terra incognita*. Enkel de bestraffing van het Vlaams-nationalistische activisme, niet toevallig de enige vorm van collaboratie tijdens 1914-1918 die in de publieke herinnering (enigszins) is blijven voortleven, kon op enige historische belangstelling rekenen. Zoals bij Belgische historici de Tweede Wereldoorlog in het algemeen de Eerste lange tijd bleef overschaduwen, was de belangstelling voor de zuiveringen na 1944 vele groter dan voor die na 1918.

⁴ GISELE SAPIRO, *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999.

Nochtans is voor een goed begrip van de repressie van de collaboratie van de Tweede Wereldoorlog kennis van de afwikkeling van de Grote Oorlog essentieel.

Redenen te over dus om de (langverwachte) publicatie van de bundel *La patrie crie vengeance!* met vreugde te begroeten. De uitgevers temperen in de inleiding de verwachtingen van de lezer: het ligt niet in hun bedoeling een volledige synthese over de bestraffing van het 'incivisme' te schrijven, maar de lezer bekend te maken met de eerste resultaten van onderzoek dat zij de afgelopen jaren aan de UCL gevoerd en gestimuleerd hebben. Daarmee doen ze hun eigen bundel onrecht aan. Al gaat het niet om de definitieve studie, de bundel blijft zeker niet steken in een verkennend stadium, maar biedt de lezer voor het eerst een samenhangend beeld op de bestraffing van het 'incivisme' na de Eerste Wereldoorlog.

Gegroepeerd in vier grote delen, analyseren in het totaal tien auteurs uiteenlopende aspecten van het thema. In deel I worden naast de bronnen en de historische context ook het geweld van onderop tegen incivieken geanalyseerd. In deel II staat de focus gericht op de werking van justitie zelf. In deel III volgt een analyse van de beeldvorming over incivieken. Deel IV, onder de ietwat misleidende titel *Galerie de portraits*, biedt dan weer analyses van zeven heel uiteenlopende geruchtmakende zaken, gaande van de affaire August Borms over de vervolging van veehandelaren en brouwers die voor Duitse rekening gewerkt hadden tot de repressie van Waalse activisten. Een flink stuk historiografisch niemandsland wordt

met andere woorden door dit boek in één klap in kaart gebracht.

Niet alleen de onderwerpskeuze van deze bundel is bijzonder gelukkig, ook de manier waarop het pionierswerk uitgevoerd werd, verdient alle lof. De kracht van de bundel ligt met name in de originele en verfrissende verbinding van twee onderzoekstradities die het afgelopen decennium allebei een hoge vlucht genomen hebben. Uitgaande van hun respectieve specialismen weten de betrokken auteurs de verworvenheden van de vernieuwde cultuurgeschiedenis van de Eerste Wereldoorlog met vrucht te koppelen aan de sociaal-politieke analyse van de *criminal justice history*. Het gelukkige resultaat is een zorgvuldige analyse met een uitgesproken gelaagd karakter. De empirische basis bestaat uit diverse types, doorgaans nooit eerder geëxploiteerde bronnen, waarvan gerechtelijke archieven en statistieken en de pers de hoofdbrok uitmaken. Kwantitatieve en kwalitatieve analyse van die bronnen worden op voorbeeldige wijze gecombineerd.

Die gelaagde aanpak laat toe diverse aspecten van het vraagstuk met veel zin voor nuance te ontleden. De morele taal die ten aanzien van incivieken binnen staat en samenleving gehanteerd werd, wordt ontcijferd. De werking van strafrechtelijke praktijken wordt nauwgezet gereconstrueerd en in de sociaal-politieke context van de naoorlogse samenleving geplaatst. De rol van justitie voor de heropbouw van de legitimiteit van de Belgische staat wordt vanuit *transitional justice*-perspectief geanalyseerd. Het complexe samenspel van informele druk van onderop en formele

repressie wordt nochtans evenmin uit het oog verloren.

Die zin voor nuance staat krachtige stellingnames echter niet in de weg. Die behelzen niet alleen de organisatie van de repressie zelf – de auteurs benaderen de werking van het gerechtelijke apparaat met uitgesproken kritische distantie –, maar ook en vooral de afwikkeling en politieke doorwerking ervan tijdens de decennia na 1918. De (Franstalige) auteurs van deze bundel gaan daarbij politieke gevoelige onderwerpen niet uit de weg, zoals met name de invloed van de repressie na de Eerste Wereldoorlog op de communautaire verhoudingen en de weerslag op de repressie na de Tweede Wereldoorlog. Volgende uitspraak van Xavier Rousseaux geeft goed aan welk kapitaal belang de auteurs aan de erfenis van de repressie van 1918 hechten en illustreert dat ze daarbij geen omzwachtelend taalgebruik hanteren: “*C’est bien dire combien près d’un siècle d’histoire de la Belgique se trouva gangrené par ce processus de rétribution politique mené par une justice belge essoufflée et vieillie*” (p. 64). De auteurs benadrukken hoe de uitkristallisering van het beeld van *la Flandre incivique* onder de Franstalige publieke opinie – dat het veel gelaagder beeld dat tijdens en onmiddellijk na de oorlog over het ‘incivisme’ in België bestond, geleidelijk verdrong – de politieke afwikkeling van de erfenis van 1918 bemoeilijkte en de communautaire relaties langdurend zou beïnvloeden.

Net gezien de diepgaande invloed van de strijd om het oorlogsverleden op de geschiedenis van de communautaire verhoudingen in België, is het extra

jammer dat de focus van dit boek overwegend op Wallonië en Brabant gericht staat. Paradoxaal genoeg is het goed mogelijk dat die eenzijdige focus het belang van communautaire verschillen uitvergroot. Een en ander is het gevolg is van de ontstaansgeschiedenis van deze bundel: licentiaatsverhandelingen en seminarieoefeningen aan de UCL over francofoon België leverden veel bouwstenen aan. De auteurs zijn zich van dit onevenwicht bewust en spreken de hoop uit dat snel onderzoek over de overige, Nederlandstalige provincies volgt. Ze signaleren bovendien dat nieuw onderzoek over de epuratie en de amnestiekwestie evenzeer noodzakelijk is om het vraagstuk volledig te omsluiten. Pas als aan die voorwaarden voldaan is, kan aan het schrijven van een werkelijke synthese gedacht worden. Dat doet alles-behalve afbreuk aan de niet geringe merites van deze bundel. De publicatie brengt niet alleen de contouren van een voorheen nagenoeg onbekende thematiek in kaart, zij biedt ook diepte-exploratie van een aantal cruciale deelaspecten en stimuleert verder onderzoek door richtingaanwijzers naar blijvende witte vlekken op de kaart uit te zetten.

Antoon Vrints

AUGUST THIRY & DIRK VAN CLEEMPUT
«Reizigers door de Grote Oorlog. De Odyssee van
een Belgisch pantserkorps 1915-1918»
Leuven, Davidsfonds, 2008, 324 p.

Dit is een veelbelovende titel. En hij maakt de belofte grotendeels waar. Het is inderdaad een Odyssee wat deze soldaten moesten doormaken tijdens de oorlogsjaren. Ten minste toch als je

kijkt naar de variatie en de onverwachte wendingen. Een vergelijking met de tocht van het leger Griekse huurlingen die Xenophon beschreven heeft, kan echter evenzeer passen. Het gaat immers om vrijwilligers die absoluut wilden vechten en het Belgische front te saai en te modderig vonden. Je kan hen daarom ook een bende avonturiers noemen. Avontuur kregen ze bij de vleet en niet alleen in hun – al bij al – relatief kortstondige confrontaties met de Duits-Oostenrijkse troepen. Ook de bewoners van het grote Rusland, het leger van de tsaar, en daarna de republikeinse en – nog later – de rode en witte troepen zorgden voor confronterende ervaringen en gevaarlijke situaties. Het korps kwam terecht in een revolutie die in snel tempo naar een burgeroorlog evolueerde. Dat dwong deze Belgen tot een ware wereldreis die hen via China en de Verenigde Staten weer naar het front in West-Europa zou brengen. Hun inzet leidde dus tot een ware reis rond de wereld.

Dit is een fascinerend verhaal en het wordt met verve en veel details gebracht. Dat ligt in belangrijke mate aan het feit dat er behoorlijk wat archiefbronnen beschikbaar zijn en – vooral ! – aan het feit dat nogal wat van deze militairen in hun pen gekropen zijn om hun belevenissen te beschrijven⁵. Sommigen deden dat met scherp waarnemingsvermogen en met literaire flair. Voor een toch relatief kleine groep van enkele honderden militairen is er dus buitengewoon veel archief en

autobiografische geschriften voorhanden, veel meer dan van de eenheden in het ‘normale’ Belgische leger. Daarvan hebben de auteurs dankbaar gebruik gemaakt. De lezer krijgt zoveel gegevens aangereikt dat het inlevingsvermogen er sterk door gestimuleerd wordt. Dat is geen geringe verdienste en het bewijst de bekwaamheid van de auteurs.

De mensen in uniform en hun omgeving krijgen we trefzeker in beeld. Maar slagen de auteurs er ook in de militaire kant van het opzet – strategisch, tactisch en politiek – met voldoende diepgang uit de doeken te doen ? Hoe komt per slot van rekening een Belgische legereenheid op het Russische front terecht en waarom ? Op het eerste gezicht was dit immers helemaal niet vanzelfsprekend. Op het westelijke front – het enige dat voor België echt van levensbelang was – deed koning Albert verbeteren zijn best om zijn gevechtseenheden buiten de Britse en Franse offensieven te houden. Waarom dan die inzet op het Russische front ?

Dan komt de politieke strategie om het hoekje kijken. Het werd de koning en zijn generaals al snel duidelijk dat het er op aan kwam af te wachten welke van de elkaar bestrijdende coalities uiteindelijk de overhand zou halen. Intussen had het eigen leger niets beter te doen dan zich in te graven, zijn stellingen te verdedigen en zich verder zoveel mogelijk gedeisd te houden. Dat was de beste manier om

5 Behalve de publicaties en de private archieven maken de auteurs gebruik van dossiers die werden gevonden in de Russische dozen met Belgisch militair archief die uit Moskou zijn teruggekeerd. Ze worden bewaard in het Legermuseum. Dit doen ze echter verhoudingsgewijs relatief weinig, afgaande op hun voetnotenapparaat. Er zijn in dit bestand heel wat meer dossiers met documenten over deze eenheid en over de bredere context te vinden.

zoveel mogelijk Belgische slagkracht op te bouwen en te bewaren voor de toekomst. Wegblijven uit de offensieven was daarom essentieel. Op het eigen front in West-Vlaanderen was elke assertiviteit dus uit den boze.

Dat lag anders in het verre buitenland. Daar kon een symbolische aanwezigheid op het slagveld volstaan om er diplomatieke voordelen van te oogsten. Een bijzonder mooi voorbeeld van die berekening is te vinden in deze gemotoriseerde eenheid “*autocanons en automitrailleuses*”, afgekort tot ACM-korps, die België naar het front in Rusland stuurde en die onderwerp is van dit boek. Deze kleine eenheid – gevuld met vrijwilligers – was een gebaar van goede wil naar de Russische regering en publieke opinie. Dat het ging om gevechtsvoertuigen garandeerde dat ze in de kijker zouden lopen. Het is fotogeniek en het levert spektakel op. Dat was de beste manier om op positieve wijze in de internationale pers te komen. De gespecialiseerde arbeiders die het Belgische leger tegelijkertijd naar de wapenfabrieken van de tsaar stuurde, zijn, strategisch gezien, vrijwel zeker belangrijker geweest als bijdrage aan de Russische oorlogsinspanning. Maar daarmee haal je de pers niet en ook in dit boek zien we deze inzet amper verschijnen ⁶.

Bij de termen “pantserkorps” en “pantserdivisie” die de auteurs gebruiken, passen wel wat bedenkingen. Het gaat om een

eenheid van enkele honderden militairen. Klein dus. Wat groter dan een compagnie maar nog altijd een stuk kleiner dan een infanteriebataljon. Dat staat dus ver af van wat in de 20^{ste} eeuw een “divisie” of een “korps” wordt genoemd. Moeten we deze eenheid dan een “pantserkorps” noemen? In vergelijking met de andere Belgische en Russische troepen in deze oorlog wel. Maar niet in vergelijking met de latere ontwikkelingen op dit vlak. Het gaat slechts om geïmproviseerde pantserwagens op rubberbanden en niet om echte tanks op rupskettingen.

De auteurs laten zich nochtans wat meeslepen door de latere evolutie in de tankoorlog. Ze dichten de eerste bevelhebber Collon zelfs een visionaire blik toe op de mogelijkheden van dit nieuwe type van eenheden. Maar uit elke beschrijving van de gevechten en van de verplaatsingen blijkt dat de wagens waarmee het korps opereert eigenlijk niet voldeden voor de tactische rol die ze in zijn visie konden vervullen.

De kern van het pantserwapen is dat het vuurkracht, bescherming en beweeglijkheid op het gevechtsterrein combineert. Niets van dit alles bij de gevechtsvoertuigen van dit Belgisch expeditiekorps. Technisch en tactisch, maar ook aan de opleiding en de discipline, schortte er een en ander. Zoals de auteurs op p. 153 in één zin zeggen: “Het gebruikelijke scenario; een combinatie van materiaalpech en roekeloosheid”. Ook de

⁶ Zie hiervoor ondermeer dossier 185-3-13 in Russische doos nr. 58. Zie ook archief 1ste Legerdivisie, document nrs. 219/4-6 betreffende het zenden van gespecialiseerde arbeiders naar de Russische wapenindustrie. Document nr. 412/7 uit januari 1916 geeft een lijst van de Belgische militairen die in deze industrie gingen werken.

vuurkracht van de wagens is duidelijk te gering om in het gevecht de bovenhand te halen. De wagens zijn bovendien in hun bewegingen erg beperkt. Het is een constante in dit verhaal. Bij elke operatie geraakt een deel van de wagens vast in granaattrechters of in grachten langs de weg. De bescherming van de bemanning van de pantsers is bovendien absoluut onvoldoende. De vijandelijke kogels doorboren de pantserplaten. De wagens beschikken ook niet over geschut dat zwaar genoeg is om lokaal het overwicht te verkrijgen. Overmoed leidt in al te veel gevallen tot roekeloos gedrag, waardoor gevechtscapaciteit nodeloos verloren gaat. Op tactisch en technisch vlak mankeerde er dus nog al te veel om van dit type van eenheid een factor van belang te maken. De eenheid was ook veel te klein om enig verschil te kunnen maken.

Daarom keren we terug naar het strategische niveau. Op het Belgische front zijn de weinige resterende pantserwagens ondertussen ingedeeld bij de hoofdkwartieren tot op divisieniveau en vervullen ze daar een beschermende rol. Ze zijn dus militair onbetekenend. De terugkeer van het ACM-korps was een goede aanleiding geweest om de koers te wijzigen. Maar op 15 juli 1918 wordt de eenheid doodeenvoudig ontbonden. Op dat moment zijn de Duitse lenteoffensieven op hun hoogtepunt en blijkt de inzet van beweeglijke en beschermende vuurkracht – pantsers dus – van groot nut om de Duitse opmars te stoppen. De Fransen maken met hun lichte tweepersoonstanks van het type FT 17 en FT 18 furor en de Britten hebben met hun snelle Whippets duidelijk een tank ontworpen die in de

bewegingsoorlog schitterend van pas komt. In de ogen van de infanteristen zijn het net snel verplaatsbare bunkertjes, bijzonder handig in de defensie. Maar ook bij tegenaanvallen blijken ze bijzonder nuttig. Bij tijd en wijle voeren ze zelfs ongezien diepe penetraties uit en die blijken nefast voor de Duitse opmars.

De Belgische legerleiding heeft uiteraard sinds het Somme-offensief in 1916 aandacht voor de inzet van tanks. Maar het gaat vooralsnog om monumentale pantsers, bestemd voor de doorbraak van loopgraaflijnes. Ze heeft gemerkt dat de grote, logge monsters daar niet toe in staat zijn. Dat heeft de Belgische militaire top in slaap gewiegd en ze heeft het belang van de evolutie naar lichte, snellere pantsers op rupsbanden duidelijk niet ingezien. Deze nieuwste generatie gevechtsoertuigen vermijdt nochtans veel van de nadelen van de zware pantsers en ook van de pantserwagens op rubberbanden zoals die van het Belgische expeditiekorps. Ook nadien, bij de geallieerde opmars vanaf augustus 1918, blijken deze kleine tanks van groot nut. Voor België is het echter te laat om zijn uit Rusland teruggekeerde veteranen om te vormen tot een mobiele, gepantserde gevechtseenheid voor inzet tijdens het eindoffensief. Het Franse leger zal tankeenheden naar West-Vlaanderen moeten sturen.

Naast gebrek aan militaire vooruitziendheid spelen ook politieke overwegingen een rol. De Russische bolsjewieken hebben al vroeg de kant van de vijand gekozen in de hoop de tsaar en zijn regime te kunnen liquideren. Vandaar dat het Belgische leger de geschriften uit die hoek verbiedt. De revolutionairen slagen er inderdaad in om

Rusland uit de oorlog te doen treden. De Belgische legerleiding vreest dat ook de soldaten van het ACM-korps geïnfecteerd zijn en onbetrouwbaar geworden.

Dat brengt ons op het vlak van politiek en ideologie. Majoor Collon was jarenlang een van de naaste medewerkers van de katholieke premier en minister van oorlog Charles de Broqueville geweest. Daaruit haalde hij ook zijn zelfverzekerdheid – of moeten we bij tijd en wijle spreken van arrogantie? – in zijn optreden. Een houding die alvast niet paste bij zijn militaire graad van majoor. Het zou hem nog zuur opbreken. Een van zijn naaste medewerkers was een Joodse militair, Goldstein (p. 76), die was uitgekozen omdat hij zo goed Russisch sprak. Nochtans hadden de Russen op voorhand en zonder omwegen duidelijk gemaakt dat ze elitesoldaten wilden, echte Belgen en dus absoluut géén Joden. Die racistische boodschap werd letterlijk doorgegeven aan de divisiehoofdkwartieren⁷. Collon legde dit naast zich neer en het werd een van de elementen om hem af te voeren.

Hierbij komt de figuur van de militaire attaché op de STAVKA, het hoofdkwartier van de tsaar, generaal de Ryckel, op de proppen. Hij had, in vergelijking met Collon en diens opvolgers, wél de graad en het gewicht om invloed op te bouwen. Maar hij droeg het korps niet in zijn hart en zijn rapporten droegen er sterk toe bij dat de ACM-militairen op het Belgische hoofdkwartier niet naar waarde werden

geschat. Meer aandacht voor de bredere context van de oorlog op het oostfront en de banden met België zou het perspectief van dit boek overigens fors verbreed hebben⁸. Wat dat betreft hadden ook de archieven van politici uit die dagen zoals bewaard in het Algemeen Rijksarchief een en ander kunnen opleveren.

Hier en daar laten de auteurs in hun beschrijving steekjes vallen omdat ze al te zeer gefixeerd zijn op de ACM-militairen. Ze beweren (p. 22) dat chloorgas een amandelgeur had. Integendeel, de wolk rook zoals een hedendaags zwembad. En dat de wolk alle kleuren van de regenboog had! Neen, de talrijke ooggetuigen hebben het over een geelgroene tint.

Ook de opmerking alsof de eerste raids van de pantserwagens verantwoordelijk waren voor het ontstaan van de hetze over de franc-tireursoorlog is al te ver gezocht (p. 28). Er was in de begindagen van de Duitse invasie op Belgisch grondgebied heel wat meer aan de hand dan dat. De wagens waren bij hun optreden telkens heel goed waarneembaar en ze beantwoordden zeker niet aan het beeld van de franc-tireur als een sluipschutter in burgerkleren. Generaal Clooten was de chef van een geografisch en numeriek héél grote Belgische basis, veel meer dan Autingues bij Calais. Eigenlijk viel heel de Belgische militaire aanwezigheid in de regio Calais onder zijn bevel (p. 32). De collaborerende arts Marcel Dossin was tijdens de Tweede Wereldoorlog méér dan “lid van de orde

⁷ Zie voor de rekrutering van de vrijwilligers ondermeer documenten in het archief van de 1^{ste} Legerdivisie uit augustus-september 1915; nrs. 237/50-52, 249/26-28, 254/31-32, 35-41; 255/34-41; 256/39-42.

⁸ Rapporten en briefwisseling van de Ryckel zijn te vinden in de Russische dozen.

der geneesheren”. Hij was de leidende figuur aan de Franstalige kant.

Maar deze details doen uiteraard niets af aan het feit dat we met dit boek een schitterende geschiedschrijving op eenheidsniveau hebben.

Is het verhaal daarmee ten einde? De relatie met het toenmalige Rusland is nog niet volledig uitgegraven. In de archieven die uit Rusland zijn teruggekeerd zitten wel een vijftiwintigtal dossiers die licht werpen op de inzet van deze soldaten, van de arbeiders in de wapenindustrie en de rol die generaal de Ryckel speelde. Er is zeker nog een en ander te ontdekken.

Luc Vandeweyer

IV. Seconde Guerre mondiale / Tweede Wereldoorlog

CÉLINE PRÉAUX

«**La Gestapo devant ses juges en Belgique**»

Bruxelles, Éditions Racine, 2007, 210 p.

Après s’être penché avec respect, sinon avec application, au long d’une génération sur ‘les héros et les martyrs’ de la Seconde Guerre mondiale, l’historiographie belge se tourna progressivement, à l’instar de sa grande sœur française mais avec un certain décalage et pas mal de nuances entre le nord et le sud du pays, vers les ‘perdants’ (de la collaboration) puis vers les ‘victimes’ du conflit. Elle se complut pendant quelques décennies dans la compagnie des premiers, surtout en Flandre, non sans quelque délectation morose, et non

sans le désir d’égrotter les notables et les tenants d’un certain *establishment* belge. Faut-il le dire? Au bout du compte, pour ce qui est de l’étude de ces ‘perdants’ de l’Histoire, la production scientifique des chercheurs flamands l’a toujours très nettement emporté sur celle de leurs collègues francophones. Initiés par la *KUL*, activés par la dynamique section d’histoire contemporaine de l’université de Gand, les travaux, souvent de qualité, sur la collaboration politique, sociale, culturelle, administrative, économique, sans oublier celle de tous les groupes et sous-groupes qui s’étaient peu ou prou placés dans la mouvance du nationalisme-flamand de 1939 à 1945, se sont multipliés depuis une bonne quinzaine d’années. Si l’historiographie francophone n’était pas totalement muette à ce niveau (on songe aux travaux précurseurs d’un Jean Stengers et d’un Jacques Willequet, mais aussi à ceux de Francis Balace, Martin Conway, Eddy De Bruyne, Michel Simon,...), elle s’était faite incontestablement plus discrète, se focalisant plutôt sur la personnalité de Léon Degrelle que sur le rexisme et ses affidés. Quant aux ‘victimes’, hormis celles appartenant à la communauté juive et qui ont fait l’objet d’une attention particulière allant peu à peu crescendo, elles ont bénéficié dans l’espace francophone, à la fin du siècle dernier, d’un effet de mode compassionnelle, très post-moderne. Après et avec les victimes du judéocide, on se mit à étudier le sort des Tsiganes, des handicapés mentaux, des Témoins de Jéhovah, des homosexuels, des Noirs,... confrontés pour leur malheur au nazisme.

Un clou chassant l’autre, même en historiographie, il semble que les feux des projecteurs se braquent désormais, sur les

'bourreaux'. Pourquoi pas ? À condition que cette recherche soit menée *sine ira et studio*, sans psychologisme de café de commerce et avec un degré d'empathie justement calibré envers ce 'nouveau' sujet d'études, afin d'éviter que le regard posé prioritairement (exclusivement ?) sur les maîtres-tortionnaires ou les 'petites mains' de la dictature ne fausse la perspective au détriment des victimes.

Quoi qu'il en soit, cette 'nouvelle donne' conceptuelle, venue d'outre-Atlantique, avec les écrits d'un Raoul Hilberg, d'un Christopher Browning, voire d'un Daniel Jonah Goldhagen, a connu récemment sur les bords de la Seine une résonance profonde avec *Les Bienveillantes*, roman à succès d'un certain Jonathan Littell .

Encore une fois, le petit monde des historiens francophones avait tardé, en Belgique, à s'orienter dans cette voie alors que plusieurs chercheurs néerlandophones, de Bruno De Wever à Gie Van den Berghe s'y étaient déjà dirigés depuis quelque temps, soit dans des publications scientifiques, soit dans des réflexions livrées à la presse quotidienne.

Pourtant, depuis un an environ, un frémissement se fait peut-être sentir à ce niveau au sud de la frontière linguistique. Coup sur coup, trois contributions bien différentes quant à l'angle d'approche se sont attaquées à cette thématique. Disons-le d'emblée : il ne s'agit encore que d'une esquisse de ce qui pourrait être réalisé à ce niveau, et le chantier reste largement ouvert.

Il convient sans doute d'attirer d'abord l'attention du lecteur sur une récente

publication de la fondation Auschwitz (*Témoigner. Entre Histoire et Mémoire*, n° 100 de juillet-septembre 2008). Tout entier consacré aux "Questions de bourreaux", ce numéro de la revue, fruit d'un travail collectif, ne s'intéresse que très périphériquement à la Belgique. On ne peut guère épingleur sur ce plan que l'étude comparative réalisée par Tine Jorissen sur l'*Auffanglager* de Breendonk et le *Durchganglager* d'Amersfoort, aux Pays-Bas.

L'ouvrage de Flore Plisnier, *Ils ont pris les armes pour Hitler*, lui, se propose de s'attacher à l'analyse de la frange la plus radicale du collaborationnisme, celle qui s'est engagée dans les formations armées par l'occupant, qu'il s'agisse des milices politiques ou des polices auxiliaires. Vaste programme et recherche honnêtement conduite mais qui ne peut prétendre à l'exhaustivité et qui laissera au lecteur, le livre refermé, un goût de 'trop peu'.

Enfin, la contribution de Céline Préaux : *La Gestapo devant ses juges en Belgique*. Le titre est passablement trompeur. Au vrai, cette recherche se limite d'une part au seul cas des actions menées par les forces répressives de l'occupant dans la région de Dinant-Philippeville et d'autre part à l'examen du cadre juridique et psychologique dans lequel s'exerça, après la Libération, la sanction desdites actions par les autorités belges.

Convenablement charpenté sur le plan de l'heuristique, surtout pour la période de l'après-guerre, cet ouvrage ne bouleverse pas vraiment ce qu'on savait déjà sur les faits et gestes des services militaro-policiers du *Reich* présents sur le terrain et fort

occupés, avec les auxiliaires autochtones, à essayer de maintenir un ordre s’effilochant à partir de l’été 1943. Les opérations ‘coups de poing’ exécutées ponctuellement contre les différents maquis et à des intervalles de plus en plus rapprochés au fil de 1944 sont convenablement décrites, comme est correctement dépeint l’‘environnement’ juridique qui présida à la sanction de ces actes. Le climat passionnel dans lequel se déroula le procès des ‘gestapistes’ belges, entre le 9 et le 16 avril 1946, est également bien mis en relief. Tous les accusés (19 au total, dont 2 femmes), copieusement hués par le public... et passablement malmenés par le président, furent reconnus coupables des crimes reprochés, et la majorité d’entre eux finit devant le peloton d’exécution. Si la contextualisation des faits analysés est valable, elle présente toutefois l’un ou l’autre point faible. Au-delà de la justice rendue – et dans des conditions plutôt aléatoires ! –, ce procès d’épuration remplissait aussi pour bon nombre de Dinantais, une fonction de *catharsis*, de libération des peurs et des tensions de l’Occupation. L’auteure aurait pu le souligner davantage. Et lorsqu’elle présente le cadre historique général dans lequel va s’exercer la répression nazie, certaines des formules qu’elle utilise ne peuvent manquer d’interloquer, pour peu que l’on connaisse un tant soit peu la nature et le cheminement du régime hitlérien. On déplorera ainsi (p.29) quelques morceaux de bravoure qui relèvent de contre-vérités connues depuis belle lurette, comme : “(Hitler) redonne sa force à l’Allemagne, refuse de payer les réparations de guerre (*sic*), répudie le traité de Versailles, supprime la corruption (*re-sic*), réduit à néant les grands financiers juifs (*hum !*), donne du travail et du pain

(...)”. De même, lorsqu’elle avance (p.47) un chiffre pour les pertes allemandes dues à la résistance locale lors d’une opération de contre-guérilla menée le 27 août 1944 (187 soldats de la *Wehrmacht* tués), il est permis de douter... d’autant plus qu’elle contredit elle-même ce chiffre dans un décompte total établi auparavant. Menues erreurs. On regrettera davantage, sans doute, le caractère élémentaire de la sociographie esquissée pour cerner le milieu d’où provenaient les membres autochtones de la *Sipo-SD*. Mais, comme nous l’avons dit, le chantier n’en est qu’à ses débuts et des recherches ultérieures permettront de développer ce champ d’études.

Alain Colignon

V. Biografie / Biographie

SAMUEL TILMAN
**«Les grands banquiers belges (1830-1935).
Portrait collectif d’une élite»**

[Mémoires de la Classe des lettres, coll. in-8°,
3^{ème} série, vol. XXXIX]

Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2006, 441 p.

Version remaniée d’une thèse de doctorat défendue à l’université libre de Bruxelles en 2004, récompensée du Prix du concours annuel de l’Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique en 2005, l’étude de Samuel Tilman s’inscrit dans une tradition historiographique illustrée par les travaux du Groupe d’histoire du patronat de l’ULB, qu’a longtemps dirigé Ginette Kurgan.

Le titre de l’ouvrage laisse deviner la difficulté de l’entreprise. Qu’est-ce qu’une

biographie collective ? Comment passe-t-on d'une collection d'informations biographiques à un portrait de groupe, dont la cohésion doit être évaluée ? Fort heureusement, l'auteur met un grand soin à définir les concepts utilisés et à rendre explicites les choix de méthode retenus.

Ayant fixé le cadre chronologique de l'étude – de l'Indépendance à 1935, quand une réforme met fin au régime de la banque mixte en séparant les activités de dépôt et de crédit au sein des banques –, l'auteur circonscrit d'abord un périmètre d'activité : les banques par action (n = 14) qui toutes, à deux exceptions près, sont des banques mixtes, et les banques privées (n = 13), liées à la haute banque internationale ou actives au seul niveau national. En découlent différents ensembles à étudier. L'échantillon complet compte 382 banquiers (administrateurs et présidents de banques par action et banquiers privés); il est élargi à 458 personnes par l'adjonction des commissaires pour l'étude de l'engagement politique des banquiers, mais est restreint à 320 personnes afin de maintenir la proportion entre les deux catégories de banquiers pour l'étude de différentes sous-périodes. La taille des échantillons se réduit parfois plus fortement, comme pour l'étude de l'exogamie (n = 154) ou de la natalité (n = 121). Notons qu'ainsi entendus, les banquiers de l'échantillon n'exercent pas tous à titre principal, loin s'en faut, le métier de banquier : seuls 17 % des personnes de l'échantillon le sont exclusivement. Comme le souligne l'auteur lui-même, il ne prend pas en considération les institutions financières flamandes nées dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Les dossiers biographiques de ces banquiers ont à l'origine été établis par les étudiants

qui se sont succédé aux séminaires du professeur Kurgan; l'auteur, pour sa part, a vérifié ces données, les a complétées et harmonisées, en recourant à la presse régionale (en particulier aux notices nécrologiques, dont Nicole Caulier-Mathy a déjà montré tout l'intérêt), aux archives privées du professeur Chlepner, à certains fonds de personnes des Archives générales du Royaume, ainsi qu'à différents outils classiques comme le *Recueil financier*.

Pour traiter les questions qui forment la matière des chapitres au cœur du livre (II. Héritage familial et transmission; III. La formation des banquiers; IV. et V. La sociabilité), l'auteur recourt principalement à une approche sociographique, où le passage des biographies individuelles au groupe s'opère par additions et moyennes. Lorsque la littérature historique le permet, l'auteur compare ses données avec les résultats observés en Allemagne, en France et en Grande-Bretagne.

Le principal enseignement du deuxième chapitre est de montrer, par des approches convergentes, qu'à rebours de la mythologie du *self-made man* entretenue par une historiographie proche des milieux d'affaires (dont Fernand Baudhuin), la majorité des banquiers sont des héritiers : 54 % des banquiers sont des "héritiers-notables" [les individus dont en substance le père ou beau-père a un lien fort avec les affaires (propriétaire, administrateur, actionnaire ou ingénieur dirigeant d'une entreprise), un diplôme universitaire obtenu avant 1870, un mandat politique local ou national, une fonction dirigeante dans un groupement patronal ou une association de notables, ou est éligible au Sénat], et 32 % sont des

“héritiers-banquiers” (tous les individus qui ont un lien familial direct avec un administrateur des banques sélectionnées ou avec un dirigeant d’une banque privée). Seuls 5 % ne relèvent pas des catégories précédentes (ils pourraient au maximum représenter 9 % de la population si le nombre d’origines inconnues se réduisait) et peuvent être tenus pour des nouveaux venus. Jusqu’à la Seconde Guerre mondiale, malgré des prémisses de professionnalisation observables surtout à la Société générale, – qui à cet égard se distingue nettement de la banque de Bruxelles et des établissements liégeois –, la banque reste une histoire de famille. À l’examen des origines professionnelles familiales (père et beau-père), il apparaît que seuls 10 % des banquiers viennent de milieux totalement extérieurs au monde des affaires. En aval, la descendance est, dans une proportion croissante avec le temps, également active dans les affaires (65 % des fils pour l’ensemble de la période et 58 % des gendres). L’ascension sociale des banquiers se marque également par les alliances avec la noblesse ou l’anoblissement. Si 34 % des banquiers appartiennent à la noblesse (seuls 6 % toutefois viennent de la noblesse d’Ancien Régime), la proportion des filles de banquiers qui entrent par le mariage dans l’aristocratie passe de 35 % avant 1830 à 53 % après 1870.

Alors qu’ils sont majoritairement des héritiers-notables, les banquiers belges se distinguent par le fort pourcentage (66 %) des personnes de l’échantillon restreint qui ont poursuivi leurs études après les humanités, s’avérant ainsi plus proches de leurs homologues de la City que des banquiers allemands ou français. Pour la

période et la cohorte étudiées, l’université n’a guère été le levier d’une ascension sociale par le mérite, mais plutôt le moyen de consolider les positions dominantes héritées. Une disparité géographique doit être soulignée : des trois places bancaires étudiées, Anvers fait figure de parent plus pauvre, ne comptant que 40 % de banquiers détenteurs d’un diplôme de l’enseignement supérieur, contre près du double à Bruxelles et à Liège. Les filières de formation ont évolué dans le temps. La part des juristes (quelque 80 % avant 1880) a reculé au profit des ingénieurs civils (dont en particulier les diplômés de l’École des mines de l’université de Liège, puis de son institut Montefiore); les deux filières se partagent à parts égales (± 45 %) le recrutement des banquiers après 1918, les écoles de commerce n’exerçant qu’un attrait marginal.

L’analyse de la sociabilité des banquiers est déclinée en deux chapitres (IV et V), selon le critère de l’âge, entre la vie estudiantine et les réseaux extraprofessionnels fréquentés à l’âge adulte.

Dans le premier de ces chapitres, l’auteur reprend la question des choix d’établissement d’enseignement, non plus sous l’angle des formations suivies, mais comme facteur de cohésion sociale. Le choix des universités, lorsqu’il peut être connu, contredit les représentations courantes, trop marquées par l’idée de pilarisation. Ainsi, si l’université de Liège vient en tête (39 %), l’université de Louvain n’arrive qu’en troisième position (24 %), derrière l’université libre de Bruxelles (26 %), le solde (15 %) allant à Gand; nombre de familles catholiques bruxelloises préfèrent ainsi une formation

universitaire dans la capitale, où peut se construire un bon réseau de relations, plutôt qu'une formation répondant d'abord à leurs choix philosophiques. Sur une base moins quantitative, l'auteur situe dans la fréquentation d'une même université les liens forts qui ont uni certaines des personnalités marquantes de l'échantillon, comme Jules Malou, Walthère Frère-Orban et Victor Tesch, condisciples à l'université de Liège. La démonstration se fait moins convaincante lorsqu'il s'agit de montrer les voies suivies par certains membres de l'échantillon pour entrer dans la vie professionnelle, qu'ils soient juristes ou ingénieurs. On ne voit en effet pas bien en quoi ces voies sont propres au monde des banquiers, tel que défini, et non communes à l'ensemble des diplômés de ces filières qui entrent dans les affaires, industrie ou commerce.

Pour l'étude de la sociabilité à l'âge adulte, l'auteur introduit une périodisation particulière (avant 1850, 1850-1875, 1875-1914, de la Première Guerre à 1939) et élargit considérablement le champ de ses sources en étudiant les lieux de rencontre fréquentés par les banquiers (cercles d'agrément, espaces du divertissement mondain, institutions philanthropiques, lieux de culte, associations politiques, groupements d'intérêt économique). On peut d'emblée s'interroger à nouveau sur l'existence d'une sociabilité propre à ce groupe, significativement différente de celle des autres franges de l'élite de la notabilité. L'auteur précise d'ailleurs qu'il propose un tableau "des loisirs et des activités variées qui s'offrent à l'homme fortuné entre 1830 et 1935", en prenant appui sur les pratiques de son échantillon de banquiers. La périodisation retenue vise

à mettre en exergue les changements qui traversent le siècle étudié.

La vie sociale des élites dans la période antérieure à 1850 consiste pour l'essentiel dans la fréquentation de cercles, associations, clubs où les controverses politiques sont soigneusement évitées, et dans l'administration d'institutions de bienfaisance, comme le refuge des Ursulines ou la Société royale de philanthropie, activité qui réunit la frange supérieure de la *high-life*; une élite comparable se retrouve dans les conseils des fabriques d'église ou des consistoires. L'auteur montre aussi comment l'exercice de fonctions politiques (nationales ou locales) nourrit le tissu relationnel.

Le quart de siècle suivant, marqué par l'affirmation du clivage entre catholiques et libéraux, ne voit toutefois guère les banquiers en première ligne sur ce terrain; de même les cercles d'agrément échappent largement à l'exacerbation des tensions politiques et ne cessent de réunir la grande bourgeoisie libérale et catholique. On trouve toutefois alors des banquiers engagés dans des œuvres philanthropiques plus marquées philosophiquement, comme la société de Saint-Vincent de Paul ou la société Franklin.

De 1875 à 1914, les relations entre les membres des milieux d'affaires belges se structurent par l'effet de la substitution de groupements sectoriels (puis intersectoriels) aux chambres de commerce officielles, dissoutes en 1875. Si les banquiers ne sont guère les chevilles ouvrières de ces groupements, ils sont davantage présents à la Société belge des ingénieurs et des industriels (et au Cercle

royal africain, qui pour partie en émane); ils s'illustrent également dans l'organisation des expositions universelles de Liège et Bruxelles. Sur le terrain philanthropique, l'auteur relève que si les représentants de la haute banque y demeurent actifs, il en va moins de même des administrateurs de banques par action; il observe par ailleurs la part alors prise par les femmes de banquiers dans l'organisation des œuvres. À cette période où la conception des loisirs se renouvelle, la ferveur des élites belges se porte sur de nouveaux sports (tir aux pigeons, automobilisme, golf,...) et des lieux de villégiature comme Spa ou Ostende.

La Première Guerre va donner aux banquiers l'opportunité de réaffirmer leur position sociale de philanthropes par le rôle pris dans l'administration du Comité national de secours et d'alimentation; s'y illustre tout particulièrement Émile Franqui, futur gouverneur de la Société générale de Belgique. Lorsqu'il aborde le développement des groupements d'intérêts économiques entre les deux guerres, l'auteur n'évoque que brièvement la création en 1936, certes légèrement hors du cadre chronologique retenu, de l'Association belge des banques; à défaut de connaître l'état des archives de l'Association, on peut regretter les informations qu'elles auraient pu apporter sur la distribution du pouvoir au sein du secteur, sur le rôle des personnalités dans la défense des intérêts bancaires, etc.

Abordant les rapports entre banque et politique, Samuel Tilman propose d'abord diverses évaluations de la présence des banquiers en politique, puis s'interroge sur leur champ d'intervention et pose enfin

la question de la frontière entre finance et politique.

En considérant l'échantillon complet et l'ensemble de la période, 28 % des banquiers ont détenu un mandat politique, tous niveaux de pouvoir confondus. Si la proportion de banquiers au Parlement demeure plus importante en Belgique que dans les autres pays voisins, on observe toutefois, en fin de période, un désinvestissement relatif des enceintes parlementaires au profit de l'exécutif. Étudiant l'origine des principales banques retenues, l'auteur voit dans les mandats et liens politiques des administrateurs des "circonstances de rapprochement", qui ont favorisé la constitution de ces sociétés. Relevant la grande réserve des banquiers parlementaires à propos des clivages politiques marqués – il rappelle au passage les mots prêtés à Malou "le clérical et le libéral, c'est bon pour les imbéciles" –, il montre, en s'appuyant sur des données relatives aux tendances politiques des banquiers parlementaires ou de la fraction de son échantillon pour laquelle ces tendances sont connues, que ces banquiers se distribuent à parts presque égales entre libéraux et catholiques, la légère avance des premiers se réduisant avec le temps. L'influence des banquiers se marque dans l'appui à la libéralisation de l'économie belge (l'anonymat des sociétés ne cesse d'être subordonné à une approbation ministérielle qu'en 1873), mais surtout dans la défense directe de leurs intérêts. Ce qui amène à la question de l'incompatibilité entre finance et politique, qui s'est posée d'une manière plus aiguë après la Première Guerre, quand des banquiers sont entrés au gouvernement sans même abandonner leurs mandats bancaires.

L'auteur achève son étude par une mise en parallèle de l'évolution du groupe social étudié et des grandes phases de l'histoire bancaire que donnent à connaître les synthèses publiées. Ce qui l'amène notamment à souligner le rôle des banquiers de Francfort et Mayence qui s'installent en Belgique et s'intègrent bien à la société belge, la permanence des solidarités régionales qui fait obstacle à la centralisation, dont témoigne la faible intégration des banquiers 'régionaux' dans la capitale avant le dernier quart du XIX^{ème} siècle, ou encore à relever la part croissante prise par les "héritiers-banquiers" dans les conseils d'administration des banques et le faible renouvellement corrélatif des élites bancaires.

L'approche retenue dans ce livre se démarque donc d'une historiographie belge qui a longtemps privilégié l'étude de la principale banque du pays, en rendant son poids relatif au tissu bancaire belge dans ses multiples composantes (banques régionales, haute banque juive et protestante, etc.) et en montrant combien ses comportements ont pu se démarquer de ceux de la Société générale. On pourra regretter le renvoi à la thèse de doctorat pour la consultation des notices des banquiers qui forment l'échantillon, alors que des livres récents ont proposé d'utiles annexes sous forme de CD-Rom⁹. Samuel Tilman écrit très naturellement à la première personne du singulier, de manière claire et nette; le système

d'écriture retenu, où les analyses forment le corps du texte et où les illustrations sont présentées en retrait, rend la lecture du texte agréable.

Eric Geerkens

DANIEL VANACKER

«Een averechtse liberaal. Leo Augusteyns en de liberale arbeidersbeweging. Van activist tot antifascist. Leo Augusteyns en het Vlaams-nationalisme»

Gent, Academia Press/Liberaal Archief, 2008, 752 p. in 2 volumes.

De Antwerpenaar Leo Augusteyns krijgt in de *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging* een notitie van net geen volledige pagina. Daaruit leren we dat deze liberale mutualist voor de Eerste Wereldoorlog flamingant was, activist werd tijdens de Eerste Wereldoorlog en tussen beide wereldoorlogen actief bleef in het Vlaams-nationalisme, maar er door zijn antifascisme en de verdediging van de democratie een aparte positie innam. Daniël Vanacker, vooraanstaand specialist van het activisme, heeft aan de figuur van Augusteyns een lijvige biografie gewijd, waarin vooral zijn rol als voorman van de liberale arbeidersbeweging in de schijnwerpers wordt geplaatst. Het hele eerste en dikste deel (442 p.) van het tweeluik is eraan gewijd. Augusteyns verschijnt als een kundige organisator, die erin slaagde van de liberale, antiklerikale mutualiteit met de toepasselijke naam

⁹ Voyez à titre d'exemple : DANIELE FRABOULET, *Quand les patrons s'organisent : stratégies et pratiques de l'Union des industries métallurgiques et minières, 1901-1950*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

‘Help U Zelve’ de marktleider te maken in het Antwerpse mutualistische landschap. Dat was zijn belangrijkste activiteit in de Antwerpse liberale arbeidersbeweging, die ook een sterke coöperatieve tak ontwikkelde, vakbonden telde en een eigen politieke partij had, de Liberale Volkspartij, die Leo Augusteyns vertegenwoordigde in het parlement.

Tijdens de Eerste Wereldoorlog namen Leo Augusteyns leven en loopbaan een andere wending door zijn engagement in het activisme en de Raad van Vlaanderen. Hij werd na de Eerste Wereldoorlog veroordeeld voor verklikking, maar kreeg na politieke interventies eerherstel. Augusteyns vond en bleef vinden dat hij onrechtvaardig behandeld was, steunde acties voor amnestie en werkte nauw samen met August Borms en katholieke flaminganten. Augusteyns speelde een aanzienlijke rol in Borms’ verkiezing in 1928. Hij trad toe tot het Vlaamsche Front, maar bleef geloven in de godsvredegedachte en ontloopte zich hoe langer hoe meer als een antifascist en verdediger van de democratie. Deze stellingnames deden Augusteyns opschuiven naar links en vooral in de tweede helft van de jaren 1930 stond hij dicht bij de communisten. Tijdens de Tweede Wereldoorlog speelde hij geen vooraanstaande rol meer. Hij kreeg wel een uitkering van de Bormscommissie. Na de bevrijding betaalde Augusteyns het ontvangen geld terug. Hij overleed op 15 december 1945 op 75-jarige leeftijd, een gebeurtenis die in de liberale krant *Het Laatste Nieuws* in vijf lijnen gemeld werd.

De verschillende aspecten van de carrière van Leo Augusteyns en de verrassende

wendingen, worden uitgebreid en in detail uiteengezet in de twee volumes van de biografie van Daniël Vanacker. Het werk is gebaseerd op grondig bronnenonderzoek. De auteur kon gebruik maken van fondsen bewaard op het Liberaal Archief, het Maçonniek Studietoecentrum van het Groot-oosten van België (Augusteyns was lid van de loge Marnix van Sint-Aldegonde), het stadsarchief Antwerpen, het Rijksarchief Beveren (gerechtelijke politie), het AMVC, het OCMW-Antwerpen en het Algemeen Rijksarchief. Verder haalde de auteur veel informatie uit gedrukte bronnen zoals brochures maar vooral kranten en weekbladen. Dit bronnenonderzoek levert een heel gedetailleerd overzicht op, niet alleen van de levensloop van Augusteyns, maar ook van de wederwaardigheden, verwezenlijkingen, successen, de ruzies en de conflicten in de organisaties waar Augusteyns bij betrokken was of die hij leidde. Informatief is het boek een ware goudmijn.

De nadruk op de vele nieuwe feiten is tegelijk een nadeel: de auteur heeft gekozen voor een beschrijvende biografie en een gedetailleerde reconstructie van de geschiedenis in een Belgisch kader, eerder dan voor een problematiserende aanpak vanuit een bredere historiografische vraagstelling. Dat is de zwakte van dit lijvige werk. Dat kan het best worden geïllustreerd aan de hand van het eerste deel, dat handelt over Leo Augusteyns’ rol in de liberale arbeidersbeweging. Dit deel is het meest vernieuwend omdat daaruit blijkt dat enerzijds de liberale arbeidersbeweging geenszins marginaal was in Antwerpen en dat het anderzijds zeer goed mogelijk was een arbeidersbeweging

te funderen op basis van antiklerikalisme, vrijdenken en liberale principes. De liberale arbeidersbeweging in Antwerpen was tot aan de Eerste Wereldoorlog de meerdere van de socialisten, waar ze zich, zoals de katholieke arbeidersbeweging, tegen afzette. Liberalen bleken organisatorisch op ongeveer dezelfde manier tewerk te gaan als de socialisten : de opbouw van een conglomeraat van organisaties, die aan de directe noden van de arbeiders appelleerden. Vooral op het vlak van de mutualiteiten was dit een succes. De geschiedenis die hier van Help U Zelve wordt geschetst vult onze kennis over het liberale mutualisme op het einde van de 19^{de} eeuw in belangrijke mate aan en nuanceert het beeld over de visie op de sociale politiek van de liberalen.

Deze revisie van het liberalisme is in de Europese historiografie al een tijdje aan de gang. Nederland is een goed voorbeeld : naast de pioniersstudie van Siep Stuurman uit 1992 die de hele 19^{de} eeuw bestrijkt, kan worden verwezen naar het boek van D.J. Wolffram uit 2003, waarin de specifieke sociale positie van het radicale liberalisme theoretisch en praktisch wordt uiteengezet. In België komt dit onderzoek nu pas goed op gang. Jasmien Van Daeles biografie van Louis Varlez, die mee door het Liberaal Archief werd uitgegeven, was een voorloper en heel recent publiceerde Jeffrey Tyssens over de sociale opvattingen binnen de vrijmetselarij, die het liberalisme beïnvloedden. In het nieuwe onderzoek over mutualiteiten wordt afgestapt van een klassieke politieke benadering en wordt de onderlinge hulp vanuit nieuwe vraagstellingen benaderd : mutualiteiten worden bijvoorbeeld gezien als één van de partijen op een markt van zorgaanbieders.

Van deze nieuwe evoluties en de eruit voortvloeiende vraagstellingen maakt de auteur geen gebruik, waardoor hij een kans mist om de vele nieuwe inzichten in een ruimer perspectief te plaatsen, een aanpak die de positie van Augusteyns dan weer beter tot zijn recht zou laten komen. Na de lectuur van deze boeken blijft de lezer toch met een enigszins onvoldaan gevoel achter : er werden heel veel feiten verzameld over Augusteyns, maar de grote lijnen komen wat weinig uit de verf.

Het tweede boekdeel over het activisme en de gevolgen ervan, lijdt minder aan dit euvel : de auteur is heel goed vertrouwd met deze kwestie, wat hem in staat stelt de grote lijnen beter uit de verf te doen komen. Leo Augusteyns komt naar voren als een origineel figuur in het Vlaams-nationalisme, vooral dan door zijn antifascisme en principiële verdediging van de democratie. Hij stond kritisch tegenover het VNV en de voorhoedepraktijken die het Vlaams-nationalisme kenmerkten. Dat belette hem niet om tijdens de Tweede Wereldoorlog niet alleen een vergoeding te aanvaarden van de Bormscommissie, maar ook nog met August Borms samen te werken. Kennelijk was zijn antifascisme niet onvoorwaardelijk en woog het niet op tegen zijn onvrede over de Belgische staat die hem in zijn ogen onrechtvaardig had gestraft na de Eerste Wereldoorlog. Augusteyns antifascisme had wat meer diepgaand mogen worden geanalyseerd. Augusteyns maakte overwegend een klassenanalyse van het fascisme, waardoor de afwijzing ervan als antidemocratisch een specifiek karakter kreeg. Het ging niet zozeer om een verwerpen van het fascisme op grond van abstracte overwegingen : Augusteyns beschouwde het fascisme

als een systeem dat het grootkapitaal toeliet de belangen van de arbeiders te miskennen. Dat was een stelling die opgang maakte in andere geledingen van de arbeidersbeweging, maar ook kon gehoord worden bij bepaalde linkse liberalen. In die zin is er sprake van ideologische continuïteit met de 19^{de} eeuw. Augusteyns zette zich verder sterk af tegen het corporatisme en bekleedde hiermee een uitzonderlijke positie in het Vlaams-nationalisme. Bij nader toezien was hij echter geen tegenstander van elke vorm van corporatisme: hij kon zelfs beperkte vormen van belangenvertegenwoordiging aanvaarden. Hiermee sloot hij aan bij wat leefde binnen delen van de liberale partij: ook hier is dus sprake van continuïteit. Deze continuïteitsvraag wordt niet expliciet aan de orde gesteld.

De politiek-ideologische debatten waar Leo Augusteyns positie innam, die toelaten om hem ideologisch wat preciezer te situeren, blijven onderbelicht, behalve dan wat de Vlaamse kwestie betreft. Nu is dat op het eerste gezicht geen onoverkomelijk bezwaar: Augusteyns was immers niet in de eerste plaats een ideoloog of een bouwer van grote ideologische systemen, al had hij wel ideologisch doorzicht. Ideologie is echter niet enkel een kwestie van coherent systeemdenken, maar is ook werkzaam op individueel niveau in wisselwerking met de maatschappelijke en politieke context en wordt beïnvloed door concrete ervaringen, wat ook de incoherentie van ideologieën verklaart. Het is op het tweede niveau dat ideologie in Augusteyns biografie relevant is en een licht werpt op de wereld van de Vlaams-nationalisme in het interbellum. Augusteyns' afwijzing van het fascisme en (autoritaire)corporatisme was als een

reflex, ingegeven door zijn liberale en antiklerikale opvattingen, die de meeste Vlaams-nationalisten niet met hem deelden. Het ging om een ideologische waterscheiding, die ervoor zorgde dat Augusteyns zich nooit kon vereenzelvigen met de fascistische ideologie. Het belette hem echter niet samen te werken met figuren die zich wel met het fascisme identificeerden of vergoedingen te aanvaarden van de door de nazibezetter geïnspireerde Bormscommissie. Hier speelden persoonlijke rancune en het verlangen naar compensatie voor een zijns inziens onterechte veroordeling voor verklaring. De bewoordingen en argumentatie die hij koos om die onrechtvaardigheid aan te klagen lijken sterk op de klachten van veroordeelde collaborateurs – of van diegenen die namens hen het woord voerden – na de Tweede Wereldoorlog. Die persoonlijke wrok tegen de Belgische staat, die vaak genoemd wordt om de fascisering van delen van de Vlaamse beweging te verklaren, leidde bij Augusteyns dus niet tot het verloochenen van zijn democratische en antifascistische opvattingen, wel tot daden die daarmee moeilijk in overeenstemming te brengen zijn.

De opdeling van het werk in twee volumes, het eerste over de voortrekker van de liberale arbeidersbeweging, het tweede over de activist en collaborateur, doet enigszins afbreuk aan de originaliteit van de figuur van Leo Augusteyns. Het gaat immers niet om twee gescheiden werelden, zoals de opdeling suggereert, het is precies de (partiële) continuïteit tussen beide werelden die van Augusteyns een interessant figuur maakt.

Dirk Luyten

VI. Histoire culturelle / Culturele geschiedenis

RAJESH HEYNICKX

«Meetzucht en mateloosheid. Kunst, religie en
identiteit in het interbellum»

Nijmegen, Vantilt, 2008, 479 p.

Dat het modernisme een complex begrip is, blijkt niet altijd uit de grote historische overzichten die over het onderwerp zijn geschreven. Zelfs Peter Gay, die zelf zo vaak op de tegenstrijdigheden en de gelaagdheid van de modernistische provocatie heeft gewezen, reproduceert in zijn laatste boek *Modernism: The Lure of Heresy* (New York, 2008) het gemakzuchtige cliché dat de lezing van historische avant-garde zo lang heeft overheerst. In zijn erudiete, maar weinig geïmpliceerde overzicht 'from Baudelaire to Beckett and beyond' treden de vernieuwers opnieuw op als primaire iconoclasten die door de 'schok van de vernieuwing' de traditie eenvoudig aan gruzelementen sloegen. Dat beeld – het stamt rechtstreeks uit de manifesten van de vernieuwers zelf – blijkt zo krachtig dat het zelfs een auteur die wéét dat het om een sprookje gaat, opnieuw kan overweldigen. Nochtans is de relativiteit van de avant-gardistische *meta-narrative* evident. De 'vernieuwing' omvatte zoveel verschillende fenomenen tegelijk – David Hollinger zag haar niet alleen aan het werk in de kunsten, maar ook in de experimentele wetenschappen, Modris Eksteins verhief haar zelfs tot voorbeeldmetafoor van de twintigste-eeuwse cultuur als geheel – dat het begrip nauwelijks nog een eigen inhoud leek te bezitten. En bovendien waren lang niet alle vernieuwingen even 'schokkend', ook niet binnen de vele -ismen van de avant-gardistische kunst *stricto sensu*.

Zelfs in de haat voor 'de burgerij' die de avant-garde zo graag afficheerde, zo heeft Gay zelf eerder betoogd, was óók een geheim verlangen werkzaam om opnieuw complexloos deel uit te maken van de problematisch geworden burgerlijke orde. In de hoofdstroom van het recente avant-gardeonderzoek is de triomfalistische lezing van de geschiedenis bijgesteld. De laatste jaren wint de overtuiging veld dat het modernistische avontuur beter wordt begrepen als een complexe bezinning op het probleem van de traditie, dan wel als een ondubbelzinnige afrekening met die overlevering.

In zijn intrigerende proefschrift maakt de Leuvense historicus Rajesh Heynickx die complexe bezinning tot inzet van een brede cultuurhistorische exploratie. Onder de wat enigmatische vlag *Meetzucht en mateloosheid. Kunst, religie en identiteit in Vlaanderen tijdens het interbellum* bestudeert hij het 'modernisme' binnen een minder evidente context. Net zoals Ewoud Kieft dat deed in zijn recente boek over de Nederlanders Menno ter Braak en Pieter van der Meer de Walcheren, richt Heynickx de blik niet op de meest iconische, kosmopolitische en grootstedelijke exponenten van de avant-gardecultuur, maar op de lokaal en ideologisch verankerde toe-eigening van die cultuur. In Heynickx' studie staat de Vlaams-katholieke zoektocht centraal naar een religieuze én moderne kunst, een kunst die niet alleen een religieus réveil moest inluiden maar ook een politiek-culturele verheffing van het Vlaamse volk. Op die manier brengt de auteur de schok zelf, maar ook het werkingsveld van de vernieuwing in kaart – *idée* én *repoussoir*. Het resultaat is het verslag van

een voortdurende onderhandeling tussen provocatie en recuperatie, tussen een ‘vreemd’ programma en een dynamische ‘autochtone’ traditie. Er was in de roomsheid, zoals Heynickx een van zijn protagonisten citeert, meer ruimheid dan op het eerste gezicht gedacht. Die ruimheid ontleedt hij in zes breed opgezette ideeënportretten van Vlaamse katholieke intellectuelen en kunstenaars, allemaal zelfverklaarde vernieuwers in disciplines als de kunstfilosofie, de architectuur, de literatuur en (minder prominent) de schilderkunst. De houding van proselitische ‘apostels’ als de mysticus Léonce Reypens (s.j.) of de modernistische architect Huib Hoste wordt geconfronteerd met de ‘grensganger’-positie van een trotse afvallige als Gerard Walschap of een enthousiaste tijdelijke bekeerling als Michel Seuphor. En in zijn essays over de kunstfilosoof en politicus Edgar de Bruyne of de kunstcriticus Jozef Muls laat Heynickx zien hoe de vernieuwing behalve uitgedragen ook moest worden ‘beheerd’.

De analyse die Rajesh Heynickx op al die verschillende terreinen ontwikkelt, is tegelijk subtiel en ambitieus. Steeds opnieuw bewijst hij dat de revolutie in de eerste plaats een gebruiksaanwijzing voor de traditie was. Marnix Gijsen moest na zijn terugkeer van een bevrijdende Amerika-reis in de late jaren 1920 vaststellen dat in het katholieke Vlaanderen dat hem lief was, het atheïsme vooralsnog een praktische onmogelijkheid was. En Gerard Walschap, die zijn pijnlijke afscheid van het geloof later omhoog tot een heldhaftig emancipatieverhaal, bleef tot in zijn vrijzinnige afscheidsbrieven schatplichtig aan de rigide argumentatiestructuur van het neothomisme. In plaats van de

traditie werkelijk over boord te gooien, zette de avant-garde haar aan het werk. Op die manier probeerde zij een erfenis die, zoals Hannah Arendt inderdaad schreef, ‘zonder testament’ was overgeleverd, opnieuw bewoonbaar te maken. Het zijn suggesties die meer diepte verlenen aan Jay Winters overtuigingen dat in de cultuur van twintigste-eeuws Europa veel meer negentiende-eeuwse elementen bleven voortleven dan altijd is gedacht en zelfs dat de hele tegenstelling tussen traditionalisme en modernisme achterhaald is. Misschien had een expliciete dialoog met Winter de rijkdom van Heynickx’ resultaten meer recht gedaan dan de religieuze moderniseringstheorie van Staf Hellemans, waarnaar in de inleiding van *Meetzucht* wordt verwezen. Anders dan die these in haar sociologische abstractie doet denken, was hét markante kenmerk van de katholieke avant-garde immers niet haar gebruik van nieuwe, ‘moderne’ middelen. Jacques Maritain schreef “*il n’y a pas de technique religieuse*”. De vernieuwers getuigden veeleer van een nieuwe *ervaring*, waarin de oude ‘*querelle des anciens et les modernes*’ opnieuw kon verschijnen. Het was een ervaring waarin de leefwereld – de traditie – van haar vanzelfsprekendheid was beroofd en alleen nog door een persoonlijke expressieve zoektocht opnieuw tot eenheid kon worden gebracht.

Die zoektocht beschrijft Rajesh Heynickx vaak op meeslepende wijze. Het weidse panorama verrast niet alleen door de vele nieuwe inzichten op deelreinen – ik noem slechts de weinig bekende vroegste introductie van de fenomenologie binnen het neothomistische milieu in de jaren 1920, of de belangrijke herwaardering van

Michel Seuphors katholieke jaren in Anduze –, maar ook door de breedheid van het perspectief. Er is niet alleen aandacht voor de theoretische programmaverklaringen en voor de veelzijdige artistieke productie, maar ook voor de ruzies en de persoonlijke aversies, voor de *pose* van de avant-gardist, voor zijn *networking power* en voor de strategieën van de respectabiliteit. En ook de hoeveelheid decors en figuren maakt indruk. Heynickx volgt de avant-garde van het radicale Antwerpse postactivisme tot op het Katholiek Congres van 1936, van de Vlaamse Sint-Lucasscholen tot de Parijse kring rond Jacques Maritain. De lezer krijgt op al die plaatsen een inkijk in het constructieatelier van het avant-gardistische zelfbeeld, maar ook in de *performance* van de kunstenaars. Zelfs in de benauwende atmosfeer van het Leuvense Hoger Instituut voor Wijsbegeerte – een atmosfeer die Edgar De Bruyne voor Gent en de wereld deed kiezen – gidst Heynickx met geruststellend vaste hand. Het hele pandemonium beschrijft hij in een scherpe, ironische stijl die af en toe plaats moet maken voor een zwaarwichtiger register. En hoewel dat laatste register de grootste ambities van de avant-garde soms te serieus lijkt te nemen, groeit er doorheen de lectuur als vanzelf een natuurlijk akkoord tussen de stijl en de plechtstatige figuren die nu eenmaal moesten worden beschreven.

Tot slot : de meest heilzame provocatie van *Meetzucht en mateloosheid* dringt pas tot de lezer door bij het naderen van de epiloog. De Eerste Wereldoorlog die sinds Robert Wohl over Marshall Bernman tot George Mosse steeds maar centraler is komen te staan in het verhaal over de historische avant-garde, wordt

door Rajesh Heynickx op de achtergrond gehouden. Zeker, er wordt verhaald over de oorlogservaringen die Léonce Reypens en anderen in hun kunstzinnige activiteiten lieten doorklinken, zoals er ook aandacht wordt besteed aan de ruimte voor (modernistische) kerkenbouw die de kaalslag in de westhoek had geschapen. Maar het probleem van de traditie wordt niet als een eenvoudig gevolg van de oorlog geschetst. De relatieve autonomie van het culturele veld die Heynickx verdedigt, laat toe om ook de (vaak banale) continuïteiten te zien tussen de kunstzinnige debatten vóór en na de oorlog. Die aanpak maakt ook het geconstrueerde karakter zichtbaar van de oorlogsidentiteit die de *generation of 1914*, waarvan velen uiteraard niét actief aan de gevechten hadden deelgenomen, zich in de jaren 1920 aanmat. Het oorlogstrauma als *pose*? Het is in een tijdperk waarin Mosse's 'brutaliseringsthese' tot een *passé partout* (en eerstegraads-) verklaring is uitgroeid, misschien wel een heilzame vraag. Het maakt Heynickx relaas over een eeuw die niet kon herinneren, maar ook niet kon vergeten, er alleen maar belangwekkender op.

Evert Peeters

KRIS MOTMANS (RED.)
«20 jaar open monumentendag Vlaanderen.
20 markante monumenten van de 20^{ste} eeuw»
Leuven, Davidsfonds, 2008, 167 p.

In 1990 maakte de Britse socioloog John Urry gewag van een westerse obsessie die in zijn ogen epidemische vormen had aangenomen : nostalgie. Hij kwam tot de

bevinding dat de laat twintigste-eeuwse samenleving, die vanaf de verlichting in toenemende mate op de toekomst gericht was geweest, voortdurend op zoek was naar rust en stabiliteit in een (verbeeld) verleden. De samenleving had de kleur van *Heimweh* gekregen. De sterke bloei van het historisch toerisme, het politiek celebreren van een “cultureel patrimonium”, openluchtmusea, historische films, *reenactments*, de restauratie van oude binnensteden: het waren allemaal symptomen van dezelfde koorts, hetzelfde onvervulbare verlangen om via het verleden gevoelens van vervreemding en verlies de kop in te drukken.

Wanneer men de heritage boom die zich de laatste twee decennia eveneens in Vlaanderen doorzette analyseert, is het inderdaad nuttig om, zoals John Urry, te focussen op de manier waarop nostalgische gevoelens werden opgewekt, geëvoceerd en gemanipuleerd. Dat de toerisme-industrie financieel garen spint uit oude monumenten en dat politieke overheden niet zomaar hun schouders onder het gebouwde verleden zetten is bekend. Wat niet zo snel op de radar van de kritische reflectie opduikt, is dat ook de werkinstrumenten en infrastructuur van de erfgoedsector ingrijpend veranderden en dat ze vooral trachtten in te spelen op de nostalgische hype. Vlaanderen kende de laatste jaren een expansieve professionalisering van zijn erfgoedsector. Dat blijkt ondermeer uit de archiefinstellingen die met materiaal volstromen, uit een eindeloze reeks websites, brochures, gelegenheidspublicaties en uit de talrijke themawandelingen of tentoonstellingen die gedurende de laatste twee decennia werden georganiseerd.

Ook de fraai vormgegeven publicatie *20 jaar open monumentendag Vlaanderen. 20 markante monumenten van de 20^{ste} eeuw*, een boek dat in de eerste plaats bestaat uit prachtige kleurenfoto's van gekende en minder gekende monumenten in Vlaanderen, kan worden gezien als een product van deze quasi onstuitbare informatiemachine. Met de publicatie wordt een poging ondernomen om een brede impressie op de Vlaamse monumenten te leveren. Dat wordt gedaan door op een ongedwongen manier een selectief palet van gebouwen en sites (namelijk twintig) te bespreken die tijdens de verschillende edities van de Vlaamse monumentendag konden worden bezocht. Om maar enkelen te noemen: een soldatenkerkhof, een tropisch instituut, een betonnen vliegtuiglods, een studentenrestaurant.

Een sterktepunt van het boek is ongetwijfeld zijn thematische breedte en veelzijdigheid. Zonder exhaustief te willen zijn, genereert de publicatie een krachtige dwarsdoorsnede van de Vlaamse monumenten die zich zowel in stadskernen als in perifere woonwijken bevinden. Daarmee wordt de hardnekkige idee ontkracht dat monumenten enkel in de vorm van kerken en kastelen bestaan, dat enkel prinses en kardinalen, baronnen en burgers monumenten produceerden. Bovendien zijn, terecht, niet enkel de grote architecten opgezocht. Lokale of vergeten architecten worden even belangrijk geacht als bouwmeesters van het kaliber Huib Hoste of Victor Horta.

Ook de korte teksten die bij het fotomateriaal werden geschreven (waarvan

de auteurs jammer genoeg niet kunnen worden geïdentificeerd) getuigen van een zekere creativiteit. De korte analyses worden zowel verankerd in een brede bouwgeschiedenis als gerelateerd aan één specifieke episode. Er wordt zowel ingezoomd op de agenda van de opdrachtgever als op de figuur van de aannemer. Zowel radicale vormkeuzes als verrassend materiaalgebruik delen in de aandacht. Die veelkantigheid is boeiend, maar ze glijdt bij momenten af in een *bric-à-brac* commentaar. De open, weinig gestuurde aanpak drijft immers vooral op impressies. Aan de teksten werd geen voetnotenapparaat noch bibliografie toegevoegd, hoewel er in de teksten vaak zijdelings naar bepaalde auteurs of studies wordt verwezen.

Door in te zetten op het aanleveren van directe indrukken via bespiegelende tekst en mooie foto's, blijft diegene die meer wil weten op zijn honger zitten. Aan een opstap in de vorm van een literatuurlijst ontbreekt het. Daardoor krijgt boek de allure van een uitvergroete infobrochure. Het prikkelt de smaakpapillen van de nostalgici die we ergens allemaal zijn, maar laat ons wel met onze honger zitten. En dat is wel jammer.

Rajesh Heynickx

VII. Koloniale geschiedenis / Histoire coloniale

GEORGES ANTIPPAS
«Pionniers méconnus du Congo belge»
Bruxelles, Éditions Masoin, 2007, 345 p.

Ce fort volume est le résultat d'un long et patient travail. Non seulement, il témoigne de la récolte patiente d'une vaste documentation, mais en outre il répond au sentiment de fond qui entraîne les communautés à reconstituer et à sauvegarder la vision qu'elles entendent garder de leur passé. C'est le cas ici de la communauté des Grecs du Congo belge, qui exercent leur mémoire à un moment où un certain passé s'efface peu à peu et où un monde nouveau affirme de plus en plus sa différence.

Le terme de 'mémoire' est utilisé aujourd'hui à tout propos, mais voici certes une occasion où il s'impose. Georges Antippas nous propose en effet un parcours à la rencontre de souvenirs vécus du passé, regroupés autour de cette expression de la plus fondamentale des mémoires, celle des familles. Par son impressionnante illustration, l'ouvrage vérifie en outre combien les mémoires familiales sont inséparables d'une autre mémoire, celle de l'univers matériel d'un passé révolu qui sert de point d'appui pour les mémoires particulières. Il existe en effet une mémoire des lieux, des visages, des célébrations, des objets et des vignettes de toutes sortes qui étaient le cadre de la vie quotidienne d'un temps disparu. Sans pédantisme, le livre cherche enfin à situer ces mémoires dans le cadre plus général de l'histoire du temps

grec et du temps colonial. Ce schéma conduit au-delà de l'histoire affective qui est celle des groupes particuliers. On verra que cette perspective comporte aussi sa part d'émotion.

La mémoire qu'il convient d'évoquer en premier lieu est la mémoire fondamentale de familles d'où sont issus des acteurs 'sans filet' de la société coloniale. Les vies de travail des 'pionniers méconnus' qui revivent ici se sont en effet déroulées sans le filet protecteur des grands organismes, sociétés industrielles et agro-industrielles, administration civile, armée, Église catholique, autant de piliers grâce auxquels il était possible de parler de 'Congo belge'. En dehors de ces patronages puissants, loin des projecteurs de l'histoire officielle, il existait en effet toute une toile tissée par un monde cosmopolite d'Européens, d'Africains, d'Indiens ou de Swahilis qui irriguaient l'ensemble de l'économie coloniale et articulaient de vastes arrière-pays autour des grands axes de communication et de quelques centres régionaux. C'est une autre carte que celle de la macroéconomie qui se laisse deviner ici. Le Congo en effet ne pouvait fonctionner comme un ensemble en voie d'intégration que grâce à ses réseaux de pistes, empruntées d'abord par des porteurs et bientôt par d'aventureux camionneurs; la machine n'aurait pu tourner sans les comptoirs d'achat, les 'commerces généraux', les crédits aux producteurs, les garages de 'brousse', les multiples relais qui apportaient les techniques modernes sur l'ensemble du territoire. Au Katanga et dans l'est du pays, ce fut le domaine de la communauté grecque, comme ce fut celui des Portugais dans l'ouest du Congo.

Le livre est consacré au rôle clé des familles grecques dans cette économie proche de la masse de la population africaine. Par l'image et le texte, Georges Antippas les a suivies à travers une petite centaine de portraits de groupe : dans cet univers patriarcal, chaque 'clan', chaque rameau, est placé sous le signe tutélaire d'un fondateur masculin.

Quelques filières se détachent. Et d'abord, celle des origines et des parcours de vie qui ont débouché sur le Congo. Les 'Katangais' forment le contingent le plus nombreux de ce répertoire. Quelques itinéraires principaux les ont menés au Congo. Soit indirectement, par des étapes intermédiaires, celle de l'Égypte et de la vallée du Nil, ou celle de l'Afrique du Sud et des Rhodésies, soit encore par voie directe, suivant les sollicitations d'un regroupement familial. Quelques lieux d'origine font figure de sources de recrutement : d'après le relevé présenté ici, la moitié environ des Grecs du Katanga provenaient de Chypre et de deux îles, l'une, Céphalonie, sur le versant européen de la Grèce, l'autre, Samos, sur son versant proche-oriental. Bon nombre de membres de cette diaspora sont eux-mêmes les rejets de la diaspora plus ancienne des communautés grecques émigrées. C'est le cas des premiers Antippas du Katanga qui provenaient de l'importante minorité grecque de Braila, proche de l'embouchure du Danube. C'est de là qu'ils gagnèrent la Rhodésie et ensuite le Congo : une transhumance dont l'auteur situe les premières origines aux années 1890.

Autre point de repère, celui des parcours professionnels. Quelques spécialisations ont mobilisé la communauté grecque :

la boulangerie, l'hôtellerie, la pêche dans la région des Lacs, et surtout ce 'commerce général' qui acheminait les produits de l'agriculture africaine, qui introduisait les outils, les biens de consommation, les techniques nouvelles telles les automobiles ou les incontournables machines à coudre Singer. L'itinéraire des Antippas est caractéristique : à partir de la fin des années 1920, ils suivirent vers l'ouest la construction du chemin de fer Tenke-Dilolo, établissant leurs bases le long du rail, à Mwadingusha, Mutshatsha, Kahundu, Dilolo, puis rayonnant de là, s'allièrent à des partenaires africains pour établir des comptoirs dans l'arrière-pays. Pays difficile, rude, exigeant des âmes bien trempées : on était encore loin des facilités des années 1950, dans la Kolwezi qui devint, pour la famille, un nouveau port d'attache.

Des moments forts jalonnent ces mémoires de familles. On nous fait suivre les rites où se revivifie l'appartenance à la communauté : ainsi la chaleur des fêtes avec leur volet folklorique, les sociétés d'appui mutuel, les équipes sportives, les troupes scoutes, le culte chrétien orthodoxe. Des moments difficiles aussi : contrairement à des milliers de Belges, les Grecs ne quittèrent pas le Katanga pendant la crise de 1929. C'est l'entraide qui leur permit de tenir. En 1942, ils témoignèrent de la même solidarité en accueillant leurs compatriotes, réfugiés de la guerre, qui refluèrent via la vallée du Nil. Un peu plus tôt, en octobre 1940, ils avaient célébré les victoires grecques contre l'invasion italienne, à une époque où ces bonnes nouvelles étaient rares du côté des Alliés.

On l'a dit, le livre possède un volet qui nous plonge dans un univers matériel, inséparable compagnon des mémoires vécues. C'est un véritable stock encyclopédique, haut en couleurs, que Antippas et ses proches collaborateurs ont rassemblé : photos, publicités, minuties d'une bureaucratie pointilleuse, laissez-passer pour Blancs, laissez-passer pour Noirs, architecture des comptoirs, modes, scènes de la vie quotidienne, prestige des belles 'américaines', tout un cadre de vie est évoqué ici dans un joyeux méli-mélo. Les collaborateurs du musée de l'Afrique centrale, Patricia Van Schuylenbergh et le regretté Maurits Wynants, mais aussi de précieux concours privés, ont permis de rassembler cette documentation.

Georges Antippas situe enfin ces mémoires vécues dans un contexte plus général qui est celui de l'histoire écrite. À cet effet, il nous propose deux récits combinés qui encadrent les histoires plus particulières de la communauté grecque. Deux récits : celui des références au patrimoine grec, antique et moderne, y compris pour ce dernier des points de rencontre avec l'histoire de la Belgique du XIX^e siècle. Mais aussi le récit de l'histoire coloniale telle qu'elle apparaissait dans les manuels de l'époque, avec ses grands points de repère, les navigateurs portugais, les explorations, les guerres contre les esclavagistes, et Léopold II bien sûr – mais aussi les acteurs grecs qui croisèrent cette 'grande histoire', comme le controversé D^r Potagos qui atteignit l'Uele dès les années 1870 ou Virginie Ambella, la jeune femme rencontrée par Stanley dans l'île de Sirois et dont il fut un soupirant. Certains récits postcoloniaux sont aussi évoqués : ils criminalisent toute une époque et tentent

de construire une histoire radicalement coupée des mémoires qui leur paraissent suspectes. Antippas a peu de patience pour ces confusions entre histoire et dénigrement.

L'auteur est de ceux qui ont vu 'mourir et commencer un monde'. Il est bien conscient d'être témoin d'une coupure profonde entre le passé et les temps nouveaux. En particulier, les strictes hiérarchies sociales et raciales qui fondaient les empires ont vécu, elles ont rejoint le vaste cimetière des normes dépassées. En même temps, les mémoires recueillies par Antippas témoignent que, dans un monde de rangs imposés, il existait une place pour les passeurs entre les cultures. Ce fut souvent le rôle de minorités et en particulier celui des Grecs de l'Afrique coloniale : les "pionniers méconnus" qui revivent dans ces pages ont eu moins affaire au peuple africain assujéti des grandes entreprises qu'aux pionniers africains de l'agriculture commercialisée, moins au peuple discipliné des camps qu'à celui des producteurs ou artisans indépendants : le monde du commerce africain était celui de négociations patientes, de clientèles à construire au fil de relations personnelles, d'écoute mutuelle. Facilitateurs, interprètes culturels, passeurs, les Grecs du Congo racontent ici leur histoire. Présents dans ce livre, les Jeronimidis ou Papadimitriou furent les pionniers grecs de la production d'une musique congolaise moderne. On peut y reconnaître les figures tutélaires de ce monde de rencontres au-delà des frontières et des cultures.

En effet, à travers les cycles de naissance et de mort des époques, certaines aspirations traversent les temps. C'est dans cette

conviction que Georges Antippas a placé son livre sous le signe d'un serment d'Alexandre le Grand : "Considérez l'Humanité comme votre patrie avec des lois communes où gouvernent les meilleurs, quelle que soit leur race. Je ne fais pas de distinctions, comme le font les esprits étroits, entre Hellènes et barbares. Pour moi tout bon étranger est un Hellène et tout mauvais Hellène est pire qu'un barbare. Je vous considère tous égaux, que vous soyez blancs ou non".

Inconnu des recueils classiques, ce texte évocateur appartient peut-être à la mythologie grecque d'aujourd'hui, tout comme les récits héroïques de l'histoire coloniale ont figuré dans la mythologie du défunt Congo belge. Ne nous étonnons pas du rappel ici de certaines de ces légendes dorées. C'est de l'histoire en effet qu'on attend qu'elle s'en tienne à des histoires vraies. La mémoire des familles est par définition plus relative et les récits qu'elle transmet incluent pour une part les souhaits qu'une génération adresse à son passé. Ils ont leur place dans ce livre de mémoire.

Jean-Luc Vellut

RUBEN MANTELS
«Geleerd in de tropen. Leuven, Congo & de wetenschap, 1885-1960»
Louvain, Universitaire Pers Leuven, 2007, 351 p.

Ce livre propose une première analyse du rôle de l'université de Louvain dans l'action coloniale de la Belgique au Congo. Puisant dans les archives de l'université, des missions et du Ministère des colonies, l'auteur propose un plan chronologique

pour suivre les premiers signes d'influence et d'engagement de l'université. Il s'agit bien de l'université comme institution, mais aussi de l'université à Louvain, pôle intellectuel du monde catholique, carrefour d'échanges entre les différentes mouvances du monde catholique, microcosme dans lequel les conceptions divergentes de la colonisation se côtoient et s'opposent. Enfin, ce sont les générations d'étudiants et de professeurs qui se sont engagés dans l'entreprise africaine, avec cette devise "Nous devons coloniser scientifiquement", attribuée à Edouard de Jonghe (p. 43-45), historien et ethnographe de la première heure.

En sept chapitres, Ruben Mantels brosse les liens complexes qui se sont noués au fil des décennies entre Louvain et le Congo. D'entrée de jeu, l'auteur s'intéresse à l'implication des étudiants, des anciens de Louvain et des professeurs dans l'État indépendant du Congo. Ce chapitre permet de comprendre, sous l'analyse de l'histoire culturelle, les réseaux intellectuels qui participeront au développement du Congo par les missions scientifiques menées sur place ou par le travail des juristes de Louvain. Rapidement, la colonisation s'invite à l'université, avec la nécessité, surtout à partir de 1908, de développer des programmes en études coloniales. Il devient primordial d'offrir une formation alternative à celle qu'offre l'Université coloniale d'Anvers. Pour les pionniers des études coloniales à Louvain, le pari est de se situer entre la missiologie et le service à l'État. Les tensions ne manqueront pas, comme le démontre le deuxième chapitre consacré à ces alliés naturels que sont l'Université catholique et les missions. La période de 1918-1945

est aussi analysée par le biais de la mise sur pied de projets concrets comme la FOMULAC et la CADULAC. Ces projets novateurs mettent en avant la formation médicale et agronomique au Congo, traduction concrète de la nécessité de s'engager résolument dans la colonisation scientifique. Comme le montre Ruben Mantels, il n'y a pas de consensus sur la démarche; ainsi, les missionnaires, notamment les Jésuites, perçoivent l'entreprise comme concurrente. La césure de la Seconde Guerre mondiale met en évidence l'extension des projets de Louvain, par la création de Lovanium, et l'ambition de la communauté louvaniste de jouer un rôle de premier plan dans la reconstruction et la poursuite du développement du Congo. À ce titre, nombre d'anciens étudiants, notamment les ingénieurs, s'engageront dans la relève. Deux chapitres ["*Slagkracht (2)*" et "*Vestiging*"] montrent bien l'arrivée d'une nouvelle génération qui, après la visite du recteur van Waeyenbergh du 31 juillet au 16 septembre 1947, construira le Congo moderne, colonie modèle jalonnée de réalisations matérielles, en occultant les problèmes liés au développement des élites congolaises. La création de Lovanium témoigne de toutes les ambiguïtés qui traversent les milieux catholiques. Portée par les figures emblématiques de Luc Gillon et de Guy Malengreau, Lovanium s'installe au mont Amba, pour donner naissance à un premier noyau de communauté universitaire, telle une "colline inspirée", figure rhétorique forgée en 1955 et utilisée par le recteur Gillon lors de la rentrée académique de 1955. Entre 1954 et 1960, l'université se voit rattrapée par ses propres contradictions. Ce microcosme concentre les clivages

de la société coloniale entre l'accès aux études supérieures pour les 'évolués' et la présence d'employés encore appelés 'boys', entre le côtoiement des Européens et des Africains et la dénonciation d'une certaine forme de ségrégation, bref entre un Congo moderne et égalitaire et un Congo, colonie modèle hiérarchisée, peu encline au changement, même dans une perspective de trente ans.

Il faut savoir gré à Ruben Mantels d'avoir contribué de manière significative au renouvellement de notre connaissance de l'histoire du Congo. Par ce travail, qui s'est détaché en raison de la richesse et de l'intérêt des archives d'un projet plus vaste, publié sous la direction de Jo Tollebeek¹⁰, il s'engage sur un terrain difficile, voire miné, en ayant conscience des difficultés : "*(D)it boek is evenwel niet geschreven door een activist, noch door een oud-koloniaal, maar door een 'blanke' historicus die het fascinerend vond een stuk vergeten koloniaal erfgoed bloot te leggen*" (p. 19).

En ce sens, il me semble que le titre du livre ne révèle pas la richesse des perspectives qu'ouvre le livre. Il s'inscrit résolument dans le champ de l'histoire culturelle et non dans la perspective des "*post-colonial studies*" ou de l'histoire impériale. Ainsi, on peut regretter que plusieurs pistes aient été abordées, sans être approfondies. Par exemple, le rôle

des ingénieurs formés à Louvain se limite aux réalisations concrètes alors que l'on sait que les ingénieurs de l'UMHK ont joué un rôle clé dans les décisions stratégiques prises après la crise de 1929, comme le montrent les travaux de John Higginson¹¹ ou de Dibwe dia Mwembu¹². Par ailleurs, qu'en est-il des fondements idéologiques qui nourrissent les choix opérés à la création de la FOMULAC et de la CADULAC ? On aurait en outre aimé disposer d'une analyse davantage sociologique des grandes personnalités qui s'engagent au Congo, entre 1885 et 1960. Cela aurait permis de dépasser l'analyse très fragmentée qui se limite à la galerie de portraits. Ce faisant, Ruben Mantels a débroussaillé la voie pour des travaux plus spécifiques sur les thèmes laissés en friche.

Plus déroutante encore apparaît l'iconographie, que ce soit dans sa sélection, ses légendes ou ses références. C'est étonnant tant dans une perspective d'histoire culturelle, où les images sont intégrées comme sources à part entière, que dans une perspective d'histoire post-coloniale, où les images sont considérées comme vecteurs de l'idéologie coloniale. Entre les portraits officiels tirés des archives de l'Université et les photos de famille de Guy Malengreau, marchant sur les pas de Tintin (p. 109), se glissent des images décrites (p. 122, 182-183, 223 et

10 JO TOLLEBEEK & LIESBET NYS e.a., *Stad op de berg : een geschiedenis van de Leuvense Universiteit sinds 1968*, Louvain, Universitaire Pers Leuven, 2005.

11 JOHN HIGGINSON, *A working class in the making : Belgian colonial labor policy, private enterprise and the African mineworker, 1907-1951*, Madison, University of Wisconsin Press, 1989.

12 DONATIEN DIBWE DIA MWEMBU, *Industrialisation et santé : la transformation de la morbidité et de la mortalité à l'Union minière du Haut-Katanga (1910-1970)*, Laval, thèse de doctorat en histoire université Laval, 1990.

249) comme relevant de la propagande et idéalisant la réalité sociale de la colonie. Ruben Mantels est-il l'auteur des légendes qui accompagnent les photos ? Cela est vraisemblable. Enfin, il est regrettable que la provenance des images soit reléguée aux pages 343 à 346 et que l'identification se révèle souvent lacunaire. L'auteur s'est sans doute vu confronté aux contraintes de l'éditeur.

La bibliographie se contente de donner des indications relatives aux ouvrages les plus courants, sans que les travaux les plus récents de l'historiographie n'aient été pris en compte. Cette lacune peut s'expliquer dans la mesure où cet ouvrage n'est pas la version succincte d'une thèse de doctorat, mais un projet mené de manière indépendante par l'auteur.

Enfin, et l'auteur n'est en rien responsable de cette situation, les notes de référence sont rassemblées à la fin de l'ouvrage, ce qui est particulièrement fastidieux et assez incompréhensible dans l'édition de 2009.

Nathalie Tousignant

VICTOR-CLÉMENT NIJS

«**Souvenirs d'un administrateur territorial. Congo-Rwanda, 1950-1962**»

Bruxelles, Racine, 2007, 540 p.

Les souvenirs d'anciens coloniaux sont légion dans la production éditoriale depuis le temps des indépendances. De qualité inégale quant à la richesse des informations, la fluidité de l'expression et les nuances de l'analyse, ces écrits s'avèrent

néanmoins intéressants pour l'historien. En effet, ils rapportent des faits observés ou vécus par des témoins de première main sur un monde aujourd'hui disparu, et sont en outre le reflet d'un groupe social qui y exprime sa mémoire et sa relecture des événements des décennies après les faits.

Les *Souvenirs* de Victor-Clément Nijis ne dérogent pas au genre. D'un style fluide, ils allient un déroulé scrupuleux de dates et d'événements basé sur la relecture de notes journalières d'époque (dont il ressort progressivement une impression de répétition, voire d'ennui) à l'énoncé d'avis personnels, parfois fort tranchés, sur des individus, les institutions et les politiques coloniales. Ces souvenirs s'égrènent en sept chapitres organisés de manière chronologique, depuis les motivations du départ de 1950 jusqu'au retour en Belgique en 1962. Chaque chapitre est centré sur une affectation administrative à un poste déterminé. Nijis nous emmène en divers endroits du Kasai, avant de se concentrer (très longuement : la moitié du livre) sur ses quatre dernières années passées en Afrique, à Kibuye, l'un des territoires du Rwanda. Cette dernière partie, qui passionne visiblement l'auteur, n'est pourtant pas à notre sens la plus intéressante. En effet, l'auteur y mêle ses souvenirs personnels à des considérations générales sur l'histoire plus ancienne du Rwanda, ainsi que sur les questions ethniques et politiques, que l'on peut sans peine trouver dans d'autres ouvrages. Par contre, les six premiers chapitres, par leur approche de terrain, dessinent un tableau à la fois familier et étonnant de la période coloniale.

Tableau familial par les descriptions minutieuses des multiples fonctions d'un administrateur territorial, à la fois juge de police, recenseur, percepteur d'impôt, surveillant de plantations, entrepreneur de travaux publics, tuteur des autorités locales africaines, observateur politique, garant de l'ordre public, comptable des caisses de chefferies, superviseur des Africains dits 'Évolués', préposé aux écritures et rapports, *et cetera*. La narration quasi quotidienne de toutes ces activités étourdit le lecteur par son caractère de routine souvent morose, mais reflète fort bien le contenu et les conditions de travail des fonctionnaires de terrain. La fonction d'administrateur semble davantage tournée vers des tâches matérielles que vers l'accompagnement soutenu et la direction politique des populations. L'auteur avoue ne pas l'avoir perçu lorsqu'il était absorbé par son travail, mais l'avoir découvert en relisant toutes ses notes pour rédiger ses souvenirs ["je passe une bonne partie de mon temps à m'occuper de diverses constructions, au point qu'il ne reste quasi rien pour l'étude des divers aspects du milieu dans lequel nous vivions et qui pose des questions très intéressantes" (p. 65)].

Il ressort effectivement de la lecture de cet ouvrage que les fonctionnaires territoriaux se penchaient finalement assez peu sur les coutumes et conditions de vie des populations qu'ils administraient, même si les autorités métropolitaines leur commandaient régulièrement des études ethnographiques générales ou spécifiques concernant leur territoire. Nijs raconte entre autres qu'il réalisa une étude sur "la promotion de la femme indigène", dont il ne voyait pas l'intérêt, en se contentant d'interroger son *boy* et la femme du

secrétaire de la circonscription indigène (p. 209). Ceci éclaire sous un jour neuf les informations dont disposaient les autorités coloniales pour initier ou asseoir de nouvelles lignes politiques...

À l'énumération de faits et gestes répétitifs, s'ajoutent de nombreuses informations sur les conditions de vie matérielles des agents de la Territoriale et de leurs familles qui étonneront plus d'un lecteur. On y découvre en effet non seulement un travail tantôt routinier, tantôt multiforme, mais aussi des vies d'itinérance ou de semi-itinérance fort éloignées du cliché du colonial établi dans une coquette villa, et passant ses loisirs au bord d'une piscine ou d'un terrain de tennis. Nijs parcourt en moyenne mille kilomètres par mois lorsqu'il est affecté au Kasai. Sa famille l'accompagne trois semaines sur quatre dans des gîtes d'étape, dont l'un des premiers consiste en une "grande case indigène de trois pièces", au toit de paille mal ajusté et sommairement posé sur des murs de terre séchée, sans plafond, ni fenêtres, ni portes (p. 27). Une situation qu'il résume : "impossible de faire plus élémentaire" que cette "ancienne aire de cochons et de chèvres, transformée en logement de fortune" (p. 28). Il relit cette expérience comme un "baptême du feu en brousse", et l'interprète comme un choix délibéré de son supérieur hiérarchique, qui "n'aurait pu mieux choisir pour dégoûter à jamais un jeune couple avec bébé de l'aventure coloniale" (p. 28).

On l'aura compris, les populations locales ne sont pas l'objet principal de ces souvenirs. Lorsqu'elles renaissent sous sa plume, elles ont généralement droit à des commentaires peu flatteurs ou obéissant

aux clichés habituels sur la sensualité et le charme exotique des Africaines... Nijs constate que ses rapports avec les populations sont marqués par les relations d'autorité nées de sa fonction, même si la vie de brousse lui a permis un temps de les côtoyer davantage. Il évoque néanmoins occasionnellement les incompréhensions et les craintes des Africains envers le colonisateur (notamment la rumeur des *mitumbula*, ces êtres qui capturent des Africains et les donnent aux Européens qui en font de la viande en conserve), ainsi que les tensions entre certaines composantes de la société locale.

L'auteur a surtout choisi d'aborder son travail et le microcosme européen, auquel il associe une frange minoritaire des populations congolaises, puis rwandaises : les grands chefs, les 'Évolués'. C'est dans la présentation de cette société coloniale, parfois conviviale et festive, mais le plus souvent compartimentée, traversée de tensions et gouvernée par de multiples rivalités, mesquineries, vengeances et lâchetés, que l'ouvrage prend sa pleine mesure. Nijs ne met guère de gants et vilipende ses collègues, supérieurs, voisins... L'auteur de cette recension avoue avoir plus d'une fois ressenti un certain malaise devant des règlements de compte, des attaques *ad hominem* (avec mention complète de l'identité) et l'étalage de faits qu'aucun historien n'oserait publier sans crainte d'enfreindre la loi sur la protection de la vie privée ou risquer une plainte pour diffamation... Tout y passe en effet, depuis les crises de folie, l'alcoolisme, les "fautes de jeunesse" (p. 25), le "goût trop prononcé pour les petites négresses" (p. 22), le snobisme et le manque de savoir-vivre, les problèmes

conjugaux, les allusions à l'homosexualité, la "sexualité débridée" (p. 117), les flirts et ébauches d'aventures extraconjugales... Nous ferons grâce au lecteur des détails.

À côté de cet étalage de mauvais aloi, Nijs dépeint cependant de manière plus instructive un monde européen de faux-semblants et de rivalités qui ont pour effet de gripper les rouages de la machine coloniale. Cet univers, vu à travers le prisme de son regard, n'est que tensions et mesquineries, entre les divers corps de l'État, ainsi qu'au sein des minuscules équipes qui se retrouvent dans un même poste. Des clans se dressent les uns contre les autres, dont les "figures de proue se détestent cordialement" (p. 23). L'auteur décrit les "vexations stupides et inutiles", à propos des détails les plus infimes ["une ridicule querelle de matelas nous brouille définitivement, ce qui montre à quel niveau se situent les préoccupations d'agents responsables du bien commun" (p. 23)].

Au sein de la Territoriale, les mutations disciplinaires, les états de service entachés de commentaires assassins, les avis de promotion malencontreusement relégués dans des tiroirs, les dénonciations semblent monnaie courante. L'auteur, peu enclin à se laisser faire, avoue avoir passé un temps considérable à introduire des recours visant à rectifier ses états de services à tous les étages de la hiérarchie, et signale avoir très rapidement compris "que les échelons intermédiaires n'avaient pas les qualités morales et intellectuelles requises pour des fonctions de direction, et qu'ils se rendaient souvent coupables d'un mode de vie et de débordements inadmissibles. Ce constat s'est confirmé au cours de mon second terme" (p. 123).

Ce monde administratif n'est pas seulement une arène de rivalités et de médiocrité aux yeux de Nijs. Il est aussi un univers mal organisé, peu soucieux de ses membres, fonctionnant sur lui-même sans viser davantage d'efficacité, de motivation ou de convivialité. Les agents n'apprennent leur affectation qu'après leur arrivée en Afrique. Les fonctionnaires ne sont pas avisés du remplacement de leurs supérieurs, qu'ils découvrent presque par hasard ["des relations sont rompues apparemment dans l'indifférence générale, sans explication ni justification" (p. 49)]. Les agents méritants, mais sans diplôme de l'Université coloniale, restent bloqués dans leurs possibilités de promotion. Les avis de mutation doivent être exécutés immédiatement, entraînant une frustration des fonctionnaires et de leur famille ["je n'ai jamais compris pourquoi une décision prévue depuis des semaines, sinon des mois, devait être communiquée à l'intéressé à la dernière minute et l'obliger ainsi de vider les lieux sans avoir pu prendre congé de l'environnement qui a fait partie intégrante de son existence" (p. 158)]. Les changements de poste sont fréquents et vécus comme contre-productifs; pour Nijs, ils "donnent à peine aux bleus l'occasion de prendre leurs activités à bras le corps, empêchent le bon fonctionnement de l'administration et la continuité des programmes en cours" (p. 246), sans compter les problèmes de communication qu'ils engendrent avec les populations administrées parlant des langues différentes d'une région à l'autre. Les agents envoyés sur le terrain n'ont pas de liens réguliers avec leurs collègues et supérieurs ["je ne suis pas tenu au courant des activités des autres ni de ce qui se passe dans l'ensemble du territoire et j'ignore

donc dans quel contexte je m'inscris" (p. 73)]. Ce manque de contacts suscite des sentiments de frustration, qui débouchent sur "l'impression de subir un régime de camp disciplinaire face aux exigences démesurées de l'autorité directe, souvent mal inspirée et peu avisée" (p. 73).

Entre la Territoriale et la magistrature, entre les hauts fonctionnaires et les hommes de terrain, le climat n'est guère plus favorable. Nijs excelle dans les formules vipérines : "en sept ans au Congo, j'ai vu une seule fois un magistrat sur le terrain, c'était lors d'un enterrement" (p. 97). Le parquet devient aussi un outil de règlements de compte entre fonctionnaires. Nijs en fait les frais à plusieurs reprises, ce qui explique sans doute son animosité intacte envers la magistrature coloniale, dont il décrit les "méthodes de régime totalitaire", et l'impact fort négatif de ces "affrontements publics entre agents de l'État", qui jettent le discrédit sur l'appareil colonial (p. 170).

Mais la fracture la plus importante semble être celle qui divisait le personnel colonial en deux générations : celle de l'avant-guerre, et celle issue de l'Université coloniale partie après 1945, que Nijs considère comme "plus éclairée et mieux informée" (p. 180). L'auteur insiste beaucoup sur les divergences de conceptions, d'attitudes et de méthodes des coloniaux envers les populations colonisées. Il estime que les "Anciens" avaient de nombreux préjugés, que beaucoup méprisaient les Africains et n'hésitaient pas à les humilier ou à les maltraiter. Il cite des exemples de vieux fonctionnaires obligeant les Africains à "grimper dans un arbre... ou brouter le paspalum" (p. 23), les abreuvant d'injures, ou recourant abusivement aux peines

corporelles. Nijs résume la situation en termes de désorganisation et d'absence d'une ligne politique claire : "j'œuvre dans un milieu où s'affrontent de la base au sommet des conceptions contradictoires auxquelles j'entends faire face dans la fidélité à mes principes" (p.140).

Si des conceptions opposées jouaient les unes contre les autres, une belle unanimité se faisait par contre autour de la question du respect de l'autorité coloniale par les populations africaines. La question du fouet revient à plusieurs reprises sous la plume de Nijs, qui insiste sur la différence de perception à cet égard entre l'Europe et la colonie, tout en justifiant le recours modéré à ce qui "semble un peu barbare vu d'Europe, où on ne sait pas qu'il fait partie de la tradition coutumière" (p. 69). L'auteur, tout en avouant avoir "en horreur" le *fimbu*, continue à estimer que le recours "à la contrainte" était indispensable pour "mettre les hommes au travail", le plus souvent par l'intermédiaire d'un employé africain (p. 69). Si le fouet faisait partie de l'arsenal légal des peines prévues par l'État, d'autres types de violences semblaient ordinaires dans la colonie. Nijs cite les "voies de fait" (p. 50) infligées par certains colons à leur main-d'œuvre, ainsi que les vexations et humiliations exercées par des agents de l'État comme par des entrepreneurs privés [par exemple un agent de la Cotonco "obligé à avancer à genoux vers le point d'achat par un étroit couloir strictement délimité par lui" les femmes venues vendre leur récolte (p. 77)].

Quelle était l'attitude de l'État face à des débordements d'Européens envers des Africains ? L'auteur signale que des

plaintes "aboutissent parfois au tribunal de police" qu'il présidait, mais qu'il s'efforçait de "juger en fonction des usages sur place et non des préjugés importés de la Métropole", arrivant ainsi, "sans trop de difficulté à faire retirer la plainte en octroyant d'autorité à la victime une indemnisation équitable en liquide (...). L'affaire est close à la satisfaction des deux parties et sans que le colon perde la face" (p. 99). Pour l'auteur, il était important de faire "preuve d'humanité et de discernement en laissant autant que possible le code pénal européen de côté" (p. 99) envers certains petits colons "dépassés par les événements" et qui ne voyaient "pas bien comment en sortir" (p. 50).

Cette justice à deux niveaux était le miroir d'une ségrégation raciale qui apparaît en filigrane tout au long des souvenirs de Nijs, qui l'évoque parfois pour la déplorer, notamment quand il s'agit d'un Africain instruit dédaigné par certains Européens, ou du sort des enfants métis que certains pères refusent d'assumer. Sur un plan théorique, l'auteur regrette de ne pas avoir disposé des instruments légaux pour contraindre le père à payer l'entretien de ces enfants, mais ses scrupules semblent à géométrie variable, dans un univers où tous les Européens se connaissent. Il cite le cas d'un enfant dont "le père serait selon ses dires [de la mère] quelqu'un de très connu au poste que je n'ai aucune raison d'importuner sur simple déclaration d'une personne qu'il n'a certainement pas dû violer" (p. 227). La solution sera un arrangement informel, ne laissant pas de traces écrites ["j'ai un entretien strictement confidentiel avec le père présumé et lui fais savoir qu'il peut éventuellement, en toute

impunité, aider la mère et l'enfant par l'entremise de la mission" (p. 227)].

En conclusion, les *Souvenirs* de Nijls offrent un éclairage intéressant et sans complaisance sur le monde colonial belge et sur ses membres occidentaux, qui n'est cependant exempt ni de redites ni de critiques *ad hominem*. Ils sont par ailleurs révélateurs d'un monde cloisonné entre Blancs et Noirs : on y apprend finalement fort peu sur la société africaine et ses diverses composantes que les fonctionnaires territoriaux administraient, mais ne côtoyaient guère.

Anne Cornet

VIII. Politique étrangère / Buitenlandse politiek

GENEVIÈVE DUCHENNE

«*Esquisses d'une Europe nouvelle. L'Européisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1930)*»

Brussel/Bern..., Peter Lang, 2008, 712 p.

“*L'Europe est une idée. Elle se fera par des dévotés de l'idée*”, schreef Julien Benda in 1933 in zijn *Discours à la nation européenne*. Het is dit idee van wat Europa is en wat het moet zijn of worden dat Geneviève Duchenne probeert uit te klaren in *Esquisses d'une Europe nouvelle. L'européisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1930)*. Ze streeft hierbij een encyclopedische volledigheid na die de voordelen – overvloed aan informatie – en de nadelen – gebrekkige leesbaarheid – van iedere poging tot volledigheid heeft.

Terwijl in deze maanden voor de Europese verkiezingen in het debat over Europa

vooral het gebrek aan debat opvalt, liet het debat tijdens het interbellum zich opmerken door zijn meerstemmigheid. Dé Europa-gedachte bestond niet. Het idee Europa was geografisch noch ideologisch vastomlijnd. Europa viel volgens de ene groep samen met het Latijnse blok, volgens een andere hoorden stopten de grenzen van Europa bij Rusland in het oosten en Groot-Brittannië in het westen, terwijl weer anderen alle landen waar Europeanen hun vlag hadden geplant tot de gemeenschap rekenden. Voor Europa zijn, kon zowel uitmonden in fervente collaboratie als in hevig verzet tegen de nieuwe bezetter. En dat verzet was vaker van economische dan van politieke aard. Van links tot rechts en alle respectieve uitersten langs beide kanten konden voor zichzelf en hun achterban wel een reden verzinnen waarom ze voor een bepaald Europa waren. Europees denken kleurde zowel modernistisch en vooruitstrevend, als reactionair en conservatief. Voor de eersten betekende een verenigd Europa het perfecte antigif tegen te luidruchtig nationalisme en gold Europa als de poortwachter van de vrede. Voor de laatsten was een redding van het kwijnende avondland enkel mogelijk door een radicale terugkeer naar de kern van de ware Europese cultuur : het Latijnse christendom. Het nationalisme van de natiestaat werd in die zin opgerekt tot een Europees chauvinisme. Voor links en rechts was het Europa of de chaos. “*Faire l'Europe ou la ruine*”, luidde een van de slogans waarmee het *Bloc d'Action Européenne* de massa's voor Europa wilde warm maken. Anderen, met Auguste Vermeylen en Jules Destrée als respectievelijke woordvoerders, beschouwden Europa dan weer als de ultieme paraplu waaronder een gespleten

land als België kon schuilen voor zijn interne conflicten. In zijn columns in *Le Soir* – tussen de twee wereldoorlogen het meest gelezen dagblad – deed waarschijnlijk niemand meer voor de popularisering van het idee Europa dan Destrée. Hij is binnen het milieu waarvan Geneviève Duchenne de contouren tracht te schetsen een van die alomtegenwoordige, maar moeilijk te definiëren spilfiguren.

Popularisering werd als noodzaak beschouwd, maar precies omdat Europa in de jaren tussen de twee wereldoorlogen niet verder reikte dan een vaag idee dat voor alles en nog wat stond, sijpelde het slechts moeizaam door naar een bredere laag van de bevolking. Het draagvlak van Europa was er een van intellectuelen, en dan vooral Brusselse intellectuelen. Advocaten, zakenmannen, schrijvers, journalisten. Europa was een denkspoor. In tegenstelling tot de verenigingen die de Volkenbond wilden promoten, konden de verdedigers van Europa niet uitpakken met concrete realisaties en tastbare voordelen van een samenwerkend verbond tussen Europese staten. Het is een van de redenen waarom bijvoorbeeld de *Union belge pour la Société des Nations* er wel in slaagde een redelijk trouw en veelvormig publiek te bereiken, terwijl de verschillende promotoren van Europa in België (*Union paneuropéenne, Union Jeune Europe...*) eerder kortstondige opflakkingen van populariteit kenden. Ook de afwachtende houding van de politieke klasse speelde een rol. Geen enkele partij zou Europa in zijn programma opnemen. Of zoals Emile Vandervelde het formuleerde: laat ons voorzichtig en gereserveerd zijn (p. 38). Europa was een mooi en waardevol idee, maar niet altijd te verzoenen met de

werkelijke steunpilaren van de Belgische buitenlandse politiek na de Eerste Wereldoorlog: Frankrijk, Locarno en de Volkenbond.

Nadat het land ruw uit zijn neutraliteit was geschud, ontdekte het het buitenland en was het duidelijk niet van plan een tweederangsrol te spelen. Er ontloek een naoorlogs patriotisme dat in het historische onderzoek van Henri Pirenne graag een voorbestemming van haar rol in de toekomst zag: België als kruispuntland, België als compromis tussen Latijns en Germaans Europa, België als wisselland, als koppelteken. Een België dat vanuit zijn geografische ligging voorbestemd was om het Europese idee zowel binnen als buiten de grenzen te verwezenlijken. Onder andere dit gezwollen gevoel van nationale trots zou de architectuur van Europa in België een eigen ontwerp geven. Want als de overlevingskansen van het nieuwe Europa vooral afhingen van de wil tot samenwerking tussen Frankrijk en Duitsland, welk land kon dan beter de bemiddelaar spelen dan België?

Het is die eigenheid die Geneviève Duchenne in *Esquisses d'une Europe nouvelle* tracht te filteren uit de soms dissonante polyfonie van het gevoerde debat. Ze beweert zich hiermee te bewegen op het grensvlak tussen politieke en mentaliteitsgeschiedenis, al helt de slinger over naar de mentaliteitsgeschiedenis. Ze wil het idee van Europa bestuderen, niet de geschiedenis van de politieke constructie. “*In fine, il s’agira d’esquisser les contours de ces milieux favorables à l’idée d’Europe unie*”, schrijft ze in de inleiding, waarbij “*Europe unie*” staat voor “*le sentiment d’appartenance à une communauté de*

civilisation qui, pour se forger, a nécessité un longue période de maturation” (p. 17). De organisaties, verenigingen en drijvende krachten die Jean-Luc Chabot in zijn doctoraat uit 1978 *L'idée d'Europe unie de 1919 à 1939* uitlijnde, houdt Duchenne tegen het licht van de Belgische realiteit. Hierbij stelt ze vast dat organisaties die in de rest van Europa wijd verspreid waren, dat daarom in België niet waren.

Uit de vijf grote bewegingen die Jean-Luc Chabot naar voren schuift (Paneuropa, *Fédération pour l'entente européenne*, *Union douanière européenne*, *Etats-Unis des Nations européennes* en *Comité franco-allemand d'information et de documentation*) knipt Geneviève Duchenne er vier die in een afgeleide vorm en onder een andere naam min of meer stevige voet aan de grond in België kregen (*Union paneuropéenne*, *Bloc d'Action européenne*, *Union Jeune Europe* en *Institut d'Economie européenne*). Elk van deze organisaties vormt een hoofdstuk waarin Duchenne historiografie, protagonisten, op- en neergang, interne discussies, contradicties en bespeelde thema's zeer secuur schetst. Duchenne graaft hierbij dieper naar de wortels van deze dragers van het Europese idee dan iedere onderzoeker voor haar [o.a. Xavier Dehan (1994), Karen Meganck (2001)]. De tien jaar tussen Locarno en het opblazen ervan (1926-1936) vormen de hoogtij van de Europese bewegingen. Nadien deemsteren ze weg, maar ze verdwijnen niet. Het *Institut d'Economie Européenne* (IEE) van Irénée Van der Ghinst zal door zijn technische karakter de Tweede Wereldoorlog overleven, terwijl de *Union Jeune Europe* (UJE) in zijn verlangen naar verzoening met Duitsland door het nazisme geïnfiltrerd geraakt.

Naast het al gekende materiaal uit institutionele en diplomatieke archieven, dolf Geneviève Duchenne ook heel wat nieuwe en verloren gewaande archieven op. Het archief van de *Union paneuropéenne* vond ze terug in Moskou en een intense speurtocht bracht haar bij de persoonlijke archieven van enkele van de voornaamste Europese theoretici. Onder andere de nota's en correspondentie van de Vlaamse Brusselaar Irénée Van der Ghinst, oprichter van de Belgische afdeling van de *Union paneuropéenne* (1926) en van het *Institut économie européenne* (1932), van de Brusselse advocaat Frédéric Bauthier die actief was in het *Bloc d'Action européenne* of van Charles Piré, een Antwerpse ondernemer en de bezieler achter de *Union Jeune Europe* in Antwerpen (1932), zorgen ervoor dat Duchenne haar beeld zeer scherp kan stellen. Alleen is die scherpte soms zo verblindend dat details en hoofdzaken op een vermoeiende wijze elkaar overbelichten.

Met *Esquisses d'une Europe nouvelle* bewijst Geneviève Duchenne zonder enige twijfel dat ze een voortreffelijke historica is, maar ze bewijst ook dat ze geen groot schrijfster is. Dit hoeft geen probleem te zijn. Het hangt ervan af welke rol je als historicus wil opnemen. Is de historicus een mathematisch verwerker van oud nieuws of moet hij ook verteller en communicator zijn? Duchenne is een prima verwerker van oud nieuws. Dat oud nieuws tot leven wekken, gaat minder vlot. Maar dit is slechts een randopmerking en doet niets af aan de wetenschappelijke waarde van *Esquisses d'une Europe nouvelle*. De enige kritiek die je gegrond kan formuleren is dat Duchenne zich al eens verslikt in de berg materiaal die ze opgroef. Herhalingen

en niet altijd voldragen redeneringen zijn hiervan het gevolg. Haar finale besluit dat de Europese propagandist zich in drie categorieën laat onderverdelen – hij die liever een Duits Europa dan geen Europa heeft en collaboreert, hij die van Europa een autoritaire federatie wil maken en hij die Europa ondergeschikt maakt aan een overwinning op Duitsland – lijkt mij plots een beetje te grof getrokken en te eng geformuleerd. Zo'n enigszins arbitraire opdeling doet afbreuk aan het pluriforme karakter van het debat. Het klopt dat Europa voor sommigen een motief wordt voor intellectuele collaboratie met Duitsland, maar die collaboratie als parameter voor het onderscheiden Europa-gevoel hanteren, is het veld te nauw afbakenen. Alle grijswaarden die ze zo minutieus en bladzijden lang etaleerde, gaan plots in de algemeenheid van het besluit verloren.

Opmerkelijk aan *Esquisses d'une Europe nouvelle* is de variatie aan invalshoeken die Geneviève Duchenne in haar onderzoek probeert te integreren. In navolging van Jean-François Sirinelle hanteert ze zo de sociologische prisma en tracht ze de impact van de generatiewissel tijdens het interbellum op het Europese denken te achterhalen. Studies over het interbellum hebben al vaker aangestipt dat de mate van levendigheid van de herinnering aan de Eerste Wereldoorlog een cesuur trok tussen de generaties tussen de twee oorlogen. De Amerikaanse onderzoekster Mona L. Siegel toonde dit onder andere aan in haar studie van het pacifisme in het onderwijs in Frankrijk tijdens het interbellum (*The moral disarmament of France: education, pacifism and patriotism, 1914-1940*, Cambridge, 2005), ook tijd-

genoten getuigden zelf overvloedig van dit aanvoelen. “*Il faudra bien qu'un jour l'on écrive l'histoire de cette génération*”, zou de auteur Albert Ayguesparse schrijven in het eerste nummer van *Tentatives* (1928). En hij gaat verder: “*Après la furieuse flambée des peuples, cette petite troupe hargneuse qui heurta la vie au milieu des angoisses de la guerre oscilla longuement entre la révolution et une paix odieuse, puis soudain se renfroigna piteusement et se mit en quête d'une destinée triviale, d'une pitance facile à gagner*” (p. 147). Niet alleen de oorlog vormde een breuk, “*un grand fossé sur la carte du monde. Elle a liquidé le XIX^e siècle, mais il faut reconstruire*”, zoals Yvan Lelain het in 1926 omschreef (p. 31), maar ook de ervaring van die oorlog verwijderde opeenvolgende generaties van elkaar. Er was een onbepaald onderscheid tussen zij die vochten in de oorlog, zij die opgroeiden tijdens de oorlog en zij die hem als kind beleefden.

In het tweede hoofdstuk – *Vers un nouvel ordre européen* – demarqueert Geneviève Duchenne deze opkomende generatie intellectuelen in België, waarbij ze vooral oog heeft voor de oppositie tussen de universiteiten van Brussel en Leuven en voor de bijzondere invloedssfeer van Raymond De Becker. Het is de tegenspraak tussen jonge katholieken met een verlangen naar een oude Latijnse wereld en die tussen internationale vrijdenkers. Tussen een spiritueel, bijna mystiek Europa en een rationeel, economisch Europa. Boeiend, ongetwijfeld. Ze schrijft hiermee een studie in de studie die misschien sterker op zichzelf staat dan als onderdeel van haar zoektocht naar het Europese idee.

Uiteindelijk weerspiegelt de generatiewissel zich ook in de afzonderlijke trekken en opeenvolging van de verschillende Europese bewegingen. Met zijn aristocratische visie en houding leek Paneuropa dan weer een vreemd relict uit een afgesloten XIX^e eeuw. Aartsvader Richard Kalergi-Coudenhoven was ervan overtuigd dat het aan de elite was om de massa te leiden. Coudenhoven zag zichzelf graag als de gezegende strijder voor Europa, hij was *Mister Europe*. In die zin bestond er voor hem geen samenwerking, enkel concurrentie. Iedere andere Europese vereniging kon maar beter bestreden worden. Het zou zijn relatie met de Belgische afdeling van de *Union paneuropéenne* er nooit evident op maken. De grote promotoren van het *Bloc d'Action européenne* deelden of het trauma van de oorlogservaring met elkaar – Frédéric Bauthier (1899-1983) en Georges Gérard (1896-1948) of waren geëmigreerde Joden – Michel Reich (1897-1935) en Guy Mansbach (1909-1954). De irrelevantie en kunstmatigheid van de natiestaat had zich in hun leven vertaald. Omdat de Volkenband zich louter onmachtig toonde, leek enkel Europa een reden van bestaan te hebben. *Union Jeune Europe* ontstond als antwoord op de oproep voor een eengemaakt Europa die Aristide Briand op de X^e Algemene Vergadering van de Volkenbond formuleerde en ontpopte zich in de geest van de tijd tot de grootste Europese massabeweging. Zij wilde de mensen beroeren en van onderuit een Europa opbouwen. Het Europa van het volk. Het Europa van het grote getal. In België was het het echtpaar Didier dat in zijn Brusselse salon de discussies probeerde aan te wakkeren en te voeren. Het rotsvaste geloof in internationale en dan vooral Europese samenwerking zou

de Didiers en hun aanhangers in de armen van de Duitsers drijven. Het is iets wat wel meerdere internationale geesten in de nadagen van het interbellum overkwam en in die zin zeker niet typisch Belgisch.

De vraag is in trouwens hoeverre het zogenaamd Belgische accent dat Geneviève Duchenne tracht te ontdekken wel zo uniform Belgisch is en in hoeverre er zich regionaal geen verschillen aftekenen. Het Europese milieu was – net zoals de meeste internationale milieus in het interbellum – een bij hoofdzaak Brussels milieu. Toch is het niet ondenkbaar dat net zoals de *Union belge pour la Société des Nations* ook de Europese bewegingen hun tentakels uitstaken naar de verre Vlaamse en Waalse provinciën. Vooral die Vlaamse provinciën laat Duchenne wat in de schaduw staan. Ze stipt wel het idee van een “derde Europa” aan van G. Van Reyen en benadrukt de medewerking van jonge economen als Gaston Eyskens en Karel Pinxten, maar met tijdgenoot Henri Nicaise van *La Cité chrétienne* besluit ze “*En dehors de quelques groupes isolés aux préoccupations exclusivement locales et linguistiques, il n'existe pas de jeunes flamands travaillant sur le plan temporel à des réalisations immédiates*” (p. 120). Ik vrees dat dit te kort door de bocht is. Alleen al de aanwezigheid van Irénée Van der Ghinst, die zichzelf omschrijft als een Vlaming met een nationaal gevoel, en van de Antwerpenaren Charles Pirée en Louis Andries in het hart van de toenmalige Europese verenigingen bewijst dat er in Vlaanderen meer leefde dan het vendelzwaaien rond de eigen navel. Als binnen de *Union belge pour la Société des Nations* de Vlaamse leden duidelijk trachtten hun eigen accenten te leggen,

waarom zou dit dan niet het geval zijn binnen de Europese organisaties? Of is de impact van die regionale verschillen te miniem? Uiteindelijk gaat het in het Europees denken tijdens het interbellum vooral over “*l’obscur conscience d’une lointaine parenté d’origine*”, zoals Louis Dumont-Wilden het in zijn *L’esprit européen* uit 1914 formuleert. De eigenheid zit ‘m precies in het verschil.

Tine Hens